



Caroline Meriaux
Psychanalyste

En cabinet, au domicile ou en visio

-  203 Cr Cardinal Bertrand de Montfavet, 84140 Avignon
-  +33 (0) 7 85 28 35 33
-  carolinemeriaux1@gmail.com
-  www.psycoachcarolinemeriaux.fr

Face au vide, l'imposture



Cette étude porte sur les cas pathologiques d'impostures et s'intéresse à la vérité subjective des imposteurs.

Imaginer les cas d'imposteurs comme de simples escrocs, manipulateurs et très malins, c'est passer à côté de la complexité de leur être.

Que nous disent-ils de leur vérité à travers leurs mensonges ?

Quelle est la fonction de leurs impostures ?

Comment la psychanalyse peut-elle contribuer à lever le mystère sur ces personnalités, là où la psychologie, la psychiatrie et la justice butent ?

Table des matières

<u>INTRODUCTION.....</u>	<u>5</u>
<u>I.Structure de l'identité : Constitution du Moi, Moi idéal, Idéal du Moi :.....</u>	<u>7</u>
<u>A) Le stade du miroir : naissance du Moi spéculaire :.....</u>	<u>7</u>
<u>1.Les observations de Wallon :.....</u>	<u>8</u>
<u>2.L'enseignement que Lacan a tiré de l'expérience du miroir :.....</u>	<u>9</u>
<u>B) Le Moi idéal et l'Idéal du moi :.....</u>	<u>11</u>
<u>C) La perte de l'objet a – le manque-à-être :.....</u>	<u>14</u>
<u>D) L'identique et le différent et la logique identificatoire :.....</u>	<u>15</u>
<u>1.La privation :.....</u>	<u>16</u>
<u>2.La frustration :.....</u>	<u>16</u>
<u>3.La castration :.....</u>	<u>17</u>
<u>E) Le graphe du désir :.....</u>	<u>17</u>
<u>1.Le processus identificatoire :.....</u>	<u>18</u>
<u>2.La structure du sujet :.....</u>	<u>18</u>
<u>3.La constitution du fantasme fondamental :.....</u>	<u>19</u>
<u>F) Une fonction paternelle indispensable :.....</u>	<u>20</u>
<u>II.L'imposture sous toutes ses formes :.....</u>	<u>23</u>
<u>A) Qu'est-ce que la vérité ?.....</u>	<u>23</u>
<u>B) Une théorie psychanalytique du mensonge pathologique :.....</u>	<u>25</u>
<u>1.Le mensonge lié au fantasme : La Pseudologia Phantastica :.....</u>	<u>26</u>
<u>2.La mythomanie.....</u>	<u>28</u>

3.Les personnalités As-If :.....	30
C) Du mensonge pathologique à l'imposture pathologique :.....	31
<u>III.La vérité de l'imposture : une tentative de résolution face au vide :</u>	<u>33</u>
A) Etude des structures psychiques et perspectives structurales de l'imposture :	33
1.Structure psychique névrotique : le refoulement :	33
2.Déni/Clivage : la perversion.....	34
3.Structure psychique psychotique : la forclusion.....	37
B) Chez le névrosé, le sujet pervers et le sujet psychotique, l'imposture n'a pas la même fonction et ne révèle pas la même vérité :.....	39
C) Synthèse des recherches au travers d'illustrations :.....	42
1.Cas d'imposteurs psychotiques :.....	42
2.Cas d'imposture perverse :.....	46
<u>CONCLUSION</u>	<u>49</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE.....</u>	<u>52</u>

INTRODUCTION

Il est de stupéfiants faits divers, au cours de l'histoire, qui ont mis sous les feux de la rampe de grands imposteurs, dont les tromperies relèveraient apparemment du génie, au regard de la fascination du grand public pour de tels cas. De nombreux exemples peuvent être cités, ne serait-ce que sur les dernières décennies, telle l'histoire de Jean-Claude Romand s'étant fait meurtrier de tous les membres de sa famille (père, mère, femme et enfants) après 17 années de mensonge ; ou encore la vie de Franck Abagnale pour lequel Steven Spielberg a consacré un film haletant, maintenant le public en admiration devant le talent du personnage ; celle de Frédéric Bourdin relatée dans le livre de Christophe D'Antonio - *Le Caméléon* - ; ou bien encore celle de Philippe Berre, elle aussi scénarisée et portée au Grand Ecran par Xavier Giannoli avec son film « *A l'origine* ».

La fascination pour ces personnages tient en ceci que, en jouant apparemment avec les masques et les attributs identitaires, l'imposteur sait coller à la demande de l'autre. Pour réussir son entreprise, il capte le désir de l'autre, comme si rien ne venait le voiler, et il s'y conforme en tout point. C'est bien ce qui rend ces faits si troublants... Personne n'aurait su se douter ; Au contraire, l'imposteur était un personnage aimé, admiré ; on lui avait octroyé un rôle, une place essentielle... presque, dans certains cas, ils étaient remarqués et admirés dans une incroyable « normalité ».

Et c'est bien un vide qu'ils laissent au moment où la supercherie est révélée, vide qui place les victimes dans une forme de vertige effroyable, un état de sidération.

Ainsi, les usagers de l'autoroute A28 se retrouvèrent fort dépourvus lorsque la tromperie de Philippe Berre, ayant endossé l'habit d'un ingénieur chargé de superviser les travaux de cette autoroute, fit la « Une » des journaux ; de la même manière, les habitants de la commune de Charron, en Charente Maritime, commune dévastée par la tempête Xynthia, qui ont, d'après leurs propres dires, considéré Philippe Berre, se faisant cette fois-ci passer pour un fonctionnaire du ministère de l'Agriculture et de la Pêche, chargé de la coordination des secours relatifs à la tempête Xynthia, comme le « Messie », le bienfaiteur.

Ces cas amènent, tour à tour, les grands scientifiques, psychiatres et psychologues, qui buttent pourtant sur la question de la motivation de ces sujets à entrer dans un tel mode de vie, à la recherche d'éléments de compréhensions, puis le système judiciaire qui, face à

des actes dépassant l'entendement, se heurte lui aussi à la question du mobile et de la responsabilité de l'accusé, à devoir prononcer une sanction proportionnée sans ne rien en comprendre.

Finalement, reste à la psychanalyse la possibilité d'élucider ce qui fait ainsi trou dans le champ de représentations humaines par lesquelles tout un chacun tente de donner sens aux agissements de ses pairs. Non pas dans le but de donner des indications à la justice quant à un quelconque mobile « understandable » mais d'analyser quelle est la vérité du sujet qui se cache derrière ces impostures.

Quel est le désir du sujet trompeur ? Quelle est sa position subjective ? Comment se situe-t-il ? Quelles sont ses coordonnées structurales ? Sont autant d'interrogations concernant la question de la vérité subjective de l'imposteur.

C'est à cette problématique que s'intéressera particulièrement ce mémoire. Pour ce faire, il sera rappelé les éléments conceptuels relatifs à la structure de l'identité, et notamment ceux émanant de la théorie lacanienne, avant d'explorer les différentes formes du mensonge pathologique et de l'imposture pour enfin mettre à jour les composants structuraux impliqués dans l'imposture. Ce cheminement, pas à pas, aura pour dessein de mettre en lumière les processus psychiques mis en jeu dans l'imposture ; et ce, afin de s'approcher au plus près de la vérité du sujet, en regard de sa structure psychique.

I. Structure de l'identité : Constitution du Moi, Moi idéal, Idéal du Moi :

L'identité n'est pas à confondre avec l'identification, même si ces deux processus psychiques sont en constante relation. Par l'identification, qui peut être multiple, un sujet s'accroche aux signifiants, aux symptômes, aux désirs des autres, mais par l'identité, qui est Une, il s'en décolle, il s'en différencie. Les identifications s'orientent vers le collectif et permettent les interactions du sujet dans le lien social, tandis que l'identité situe, ou fixe, une place singulière pour le sujet indépendamment de sa volonté. L'identification a une vocation inclusive, alors que l'identité est exclusive.

Le problème de l'identité n'est pas le risque ou le sentiment de la perdre, car elle est déjà en soi le reste d'une perte, mais de savoir comment l'individu va traiter, par le symbolique, la marque de cette perte inaugurale qui le fait sujet.

:

Il est proposé, dans cette première partie, de revenir sur les processus identificatoires sur le plan conceptuel, notamment à travers la théorie lacanienne, afin de dégager des pistes de réflexions sur la « *réalité* » des imposteurs et menteurs pathologiques.

A) Le stade du miroir : naissance du Moi spéculaire :

Au tout début de sa vie, l'enfant ne se voit pas, il ne peut ni envisager l'unité de son corps, ni identifier ce qui appartient à son corps de ce qui n'y appartient pas. Le bébé perçoit son corps sans différenciation entre ce qu'il y a à l'intérieur et ce qu'il y a à l'extérieur.

Entre l'âge de 6 à 18 mois, l'enfant va commencer à se reconnaître dans le miroir. C'est ce que Lacan a nommé *Le stade du miroir* et sur lequel il a étayé sa théorie de la constitution de la matrice du Moi, Moi qui s'étoffera, dès lors, par le mécanisme de l'identification.

Pour construire sa théorie, Lacan a pris appui sur les travaux de Henri Wallon, psychologue français, qui détaillent les différentes étapes par lesquelles passe l'enfant dans son rapport à son image spéculaire.

1. Les observations de Wallon :

Avant l'âge de six mois, si un enfant est confronté à son reflet dans un miroir, il ne montrera aucun intérêt particulier. Vers l'âge de quatre mois, le regard du bébé peut se fixer sur l'image mais ce dernier la regardera comme s'il avait en face de lui un étranger. C'est vers l'âge de six mois que son rapport à l'image spéculaire change, et ce, grâce à l'intervention de l'adulte qui porte l'enfant et qui, au moment où l'enfant se retournera vers lui pour obtenir une « explication », un élément de compréhension, authentifiera, par son regard et par sa parole, que ce que voit l'enfant est bien lui-même. Pour autant, d'après Henri Wallon, le rapport de l'enfant avec son reflet est celui d'un **dédoublement** : en effet, a-t-il observé que l'enfant essaie de saisir son image reflétée. Wallon explique que, à cet âge, bien que « *capables de percevoir entre l'image et le modèle une relation de ressemblance et de concomitance, ils ne savent pas encore saisir leurs vrais rapports de subordination.* »¹

A ce dédoublement doit succéder ce que Wallon nomme une « *réduction* » : l'enfant doit en effet accéder à des « *systèmes purement virtuels de représentation* »² alors qu'il est placé dans un « *présent sensori-moteur* », ce que Lacan détaillera avec minutie par la suite dans son expérience du miroir. Pour Wallon, l'image spéculaire ne gagne son statut de représentation qu'à partir de l'âge de un an.

C'est à partir du reflet dans le miroir et de l'identification à ce reflet que Wallon a pu mettre en évidence le phénomène de **transitivisme** chez l'enfant : un enfant voyant un de ses congénères tomber pleure avec lui ou l'enfant qui bat dit être battu. C'est parce que la première identification du sujet a lieu à partir de sa propre image que se produit ce phénomène (l'enfant qui tape son image dans le miroir a l'illusion que son image est battue par exemple). Et c'est parce qu'il s'est identifié à sa propre image que, par la suite, l'enfant sera captif de l'image de l'autre.

En outre, la transitivisme infantile est également le fruit d'un transitivisme maternel : le transitivisme maternel est ce qui va donner une certaine consistance aux éprouvés encore obscurs du petit qui arrive au monde, instaurant une certaine osmose, elle transitive en fonction de ses éprouvés à elle, ainsi « tu as chaud, tu as faim, tu as froid », elle transitive

1 WALLON H., *Les origines du caractère de l'enfant* (1949), Paris, PUF Quadrige, 1993, p225

2 Ibidem, p231

d'abord sur les besoins vitaux essentiels à la survie du corps prématuré qui vient au monde et, ce faisant, elle affecte le corps d'éprouvés à partir de ses éprouvés à elle. Elle tisse une trame d'affects qui vont lui permettre de se repérer quant à ce désordre des premiers temps qui sont des temps de détresse originaire où la vie peut encore et déjà mourir à elle-même.

Face à l'infans sans parole, la mère méconnaît l'éprouvé réel de l'enfant, elle ne peut alors que l'inférer et, le plus souvent, il y a un écart qui s'inscrit entre le besoin et la manière dont répond la mère, mais c'est parce qu'elle imaginatise ses éprouvés en fonction de son corps à elle, qu'elle donne peu à peu consistance à l'informe du corps, le faisant corps pulsionnel.

C'est par ce discours qu'elle prête son corps au corps encore désaccordé de l'infans et que, peu à peu, le corps réel encore désorganisé s'ordonne dans les registres de l'Imaginaire et du Symbolique, puisque, par ses signifiants, la mère inscrit un dire sur le corps de l'enfant, elle l'inscrit dans un corps de langage qui vient border le corps réel et lui donner une consistance imaginaire. Ainsi, quand l'enfant tombe ou se cogne et que la mère dit « aié », elle lui suppose une douleur, un affect qui, de ce « aié », pourra résonner en « fais attention à ton corps, prends soin de toi ».

2. L'enseignement que Lacan a tiré de l'expérience du miroir :

La structure du miroir est celle d'une identification : l'enfant perçoit son image et va s'identifier à elle. L'image a la fonction de permettre la maturation du psychisme car elle permet d' « établir une relation de l'organisme à sa réalité »³. Cette image donne une unité à toute une série de sensations que l'enfant vivait comme dispersées sans cette unité du corps. L'identification du sujet à son image dans le miroir est celle grâce à laquelle il s'éprouve « un ».

C'est à partir du stade du miroir que les différents registres (Réel, Symbolique, Imaginaire) vont se constituer et s'imbriquer les uns aux autres :

- L'image que l'enfant voit refléter dans le miroir correspond au registre de l'Imaginaire ;

³ LACAN J., « Le stade du miroir dans la formation du « Je » telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1949), in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p94

- Les sensations du corps que l'enfant perçoit, c'est le registre du Réel ;
- L'adulte qui authentifie ce qu'il voit dans le miroir, l'adulte qui le nomme, se situe dans le registre du Symbolique.

Au stade du miroir, la nomination va s'associer à l'image reflétée du miroir qui elle-même avait intégré les sensations réelles.

L'enfant se constitue donc une unité imaginaire mais dans la réalité, il ne sait pas encore utiliser toutes les fonctions de son corps. C'est en ce sens que Lacan explique : « *Le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation - et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, - et à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental* »⁴. Ce que Lacan veut exprimer là est qu'il existe un écart entre ce que l'enfant voit et ce qu'il ressent :

- 1) L'enfant voit dans le miroir une image unifiée de son corps (« je me vois uni ») alors que, dans ce qu'il ressent, il y a des sensations éparses lui donnant le sentiment d'être morcelé (« je suis morcelé »).
- 2) L'enfant jubile en voyant son reflet dans le miroir car il pense pouvoir maîtriser son image ; par exemple, s'il bouge le bras, il voit son image bouger également. Sa pensée peut alors se résumer à « je me crois fort et puissant ». Or, dans la réalité, il ressent une incapacité motrice donc une incapacité à maîtriser son corps propre. Cela rejoint ce que Wallon avait lui-même évoqué. Ainsi, l'enfant, peut dans le même temps avoir la pensée suivante : « je me sens impuissant ».
- 3) L'enfant se voit dans le miroir comme « Un » et libre. En revanche, ce qu'il ressent dans la réalité est qu'il dépend des autres. Là encore, il y a opposition entre les deux pensées simultanées de l'enfant : « je suis libre »/« je suis aliéné ».

Ces trois oppositions peuvent accompagner le sujet tout au long de sa vie et même s'accroître de manière importante.

Pour Lacan, le Moi se constitue donc à partir de sa formation spéculaire.

⁴ Ibidem, p97

B) Le Moi idéal et l'Idéal du moi :

Si l'identification à l'image du corps propre est théorisée par Lacan comme première édification du Moi, il soutient cependant qu'elle n'en constitue que la matrice. Le Moi continue, en effet, son édification par toutes les identifications successives du sujet, comme les couches successives d'un oignon dira Lacan.

Il est à noter une tendance de l'être humain liée à cette itération de l'identification à l'image d'un semblable : la tendance à l'agressivité.

L'image dans le miroir constitue le « Moi idéal » car pour l'enfant, ce qu'il voit est parfait, il s'agit d'une belle forme unifiée par rapport à son immaturité motrice et le chaos de ses capacités et ressentis. De structure, le Moi est donc une instance instable soumise aux aléas du champ scopique. Si sa formation permet de donner au sujet un « sentiment d'identité » par l'identification à une image unifiée, cette identité réduit le sujet à une image extérieure, fixe, plane et inversée. Les développements lacaniens mettent en lumière le caractère aliénant de l'identification spéculaire. L'itération de l'identification à l'image de l'autre, le dédoublement du Moi, le transitivity, la tendance agressive sont autant de constituants structuraux de la dimension imaginaire.

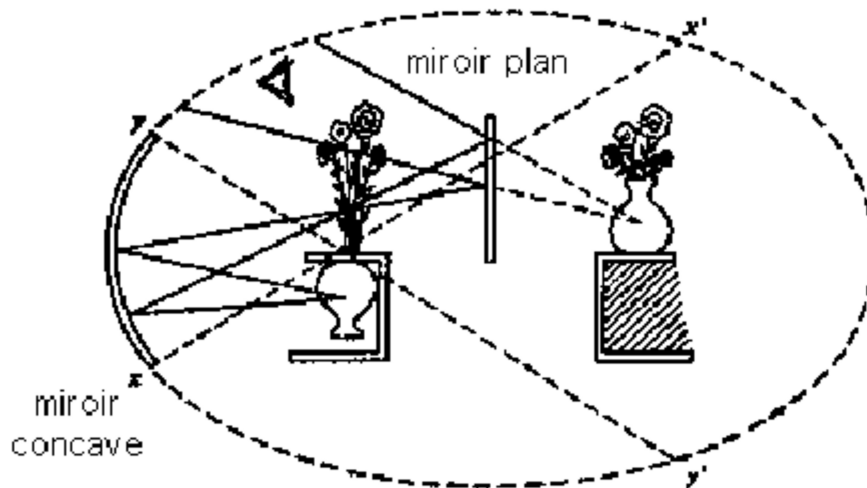
Il conviendra de comprendre l'impact de l'identification imaginaire sur la personnalité des imposteurs, notamment par l'étude des personnalités « *As If* » décrites par Helene Deutsch (mise en tension d'un « Moi authentique » marqué par une angoisse de morcellement pregnante et un « Moi usurpé », fortement investi et désangoissé).

Si le Moi idéal est une instance imaginaire, le sujet lui, pris dans le langage, se situe au niveau symbolique. Ainsi, son Idéal du moi est déterminé par la parole et les relations symboliques qu'elle véhicule. La fonction symbolique que représente l'Idéal du moi impacte les identifications spéculaires. C'est au travers de la parole que la fonction symbolique fera varier le degré de perception de l'imaginaire : « *C'est la parole, la fonction symbolique qui définit le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation, de l'imaginaire (...) L'Idéal du moi commande le jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui* »⁵.

5 LACAN J., Séminaire I - Les écrits techniques de Freud (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p311

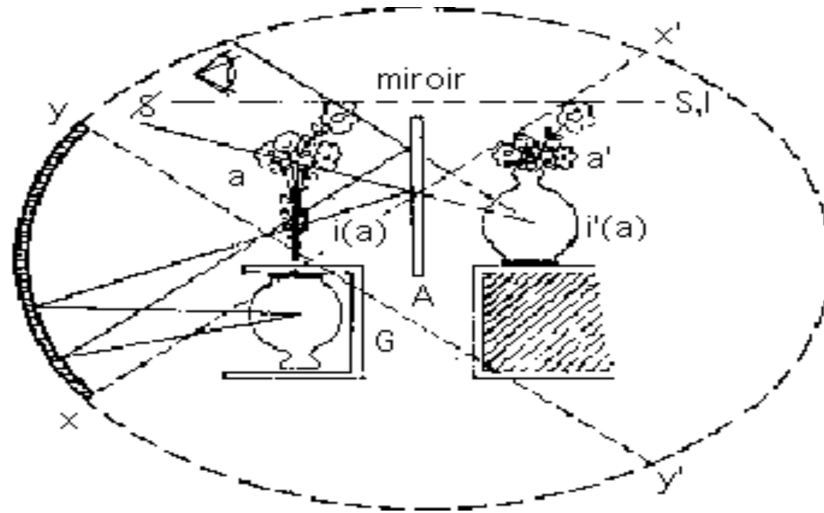
Pour mieux appréhender la spécularité du Moi et la relation du Moi idéal avec l'Idéal du moi, Lacan utilise le modèle du schéma optique qui comprend le dispositif suivant :

- un miroir concave en face duquel est collé sous une table un vase. Ce vase est caché du côté de l'observateur, et sur la table est placé un bouquet de fleurs. Si l'observateur se place sous un certain angle, il verra se réfléchir sur le miroir concave le vase qui apparaîtra à la façon d'illusion optique sur la table comme s'il embrassait le bouquet de fleurs, comme s'il était réellement le contenant dans lequel aurait été placé le bouquet.
- Puis, face à cette table contenant vase et bouquet, un miroir plan est positionné sur lequel vient se réfléchir l'ensemble :



L'œil schématisé représente le sujet, le vase représente son corps propre et les fleurs représentent les pulsions du sujet, éprouvées de manière éparse ce qui lui confère le sentiment d'être morcelé. Ainsi, les fleurs prises dans le vase représente le sentiment d'unification que perçoit l'enfant quand il voit son corps entier dans le miroir. De ce corps, le sujet ne saisit que la forme dans le miroir plan.

C'est ce reflet du Moi $i(a)$ dans le miroir plan qui constitue le Moi idéal $i'(a)$ – modèle de son Moi. Le miroir plan représente l'Autre ; ainsi le champ spéculaire est pris, à travers le regard de l'Autre, dans le registre symbolique. C'est l'authentification par l'Autre qui permet au sujet d'assumer son image.



Dans « *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache « psychanalyse et structure de la personnalité »* » (1960), Lacan dit : « On aurait tort de croire que le grand Autre du discours puisse être absent d'aucune distance prise par le sujet dans sa relation à l'autre, qui s'y oppose comme le petit, d'être celui de la dyade imaginaire. (...) Car l'Autre où le discours se place, toujours latent à la triangulation qui consacre cette distance, ne l'est pas tant qu'il ne s'étale jusque dans la relation spéculaire en son plus pur moment : dans le geste par quoi l'enfant au miroir, se retournant vers celui qui le porte, en appelle du regard au témoin qui décante, de la vérifier, la reconnaissance de l'image, de l'assomption jubilante, où certes elle était déjà »⁶

Le parent qui porte l'enfant au miroir, en validant par son regard ce que l'enfant voit, en nommant l'enfant et en l'authentifiant par un « Oui, c'est bien toi, c'est Luc », est le catalyseur de la formation de l'Idéal du Moi. L'Autre est le lieu où se défilent les chaînes signifiantes. C'est ce qui va également être à l'origine de l'introjection d'Insignes qui nourrira l'Idéal du Moi.

Le regard de l'Autre a un rôle de recouvrement pour l'enfant : l'enfant s'assure de la présence de l'Autre et par l'objet regard, l'enfant perçoit le désir de l'Autre.

Chez les imposteurs, il convient de s'interroger sur l'impact significatif de cette phase. En effet, une des caractéristiques, du reste assez fascinante, des imposteurs est le fait qu'ils soient capables de se conformer en tout point au désir de l'autre. Il y a donc quelque chose

⁶ LACAN J., « *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache « psychanalyse et structure de la personnalité »* » (1960), in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p676

qui ne voile pas le désir. Un lien peut être fait avec le stade de développement ci-dessus décrit et l'importance de l'objet Regard. La question du désir sera étudiée ultérieurement dans ce mémoire, lorsque sera abordé le graphe du désir décrit par Lacan.

Pour résumer, la reconnaissance du corps propre au travers de l'image spéculaire comme de l'image de l'autre fonde le narcissisme et sera la base des identifications secondaires (l'enfant verra, à partir de ce moment là, ses semblables comme séparés de lui et pourra s'identifier à eux). En outre, c'est le désir de l'Autre qui vient supporter la façon dont le narcissisme se constitue.

C) La perte de l'objet *a* – le *manque-à-être* :

L'expérience du miroir telle qu'elle a été précédemment définie ne va pas sans perte. En effet, le Moi est spéculaire. Or, l'ensemble des pulsions, des sensations du sujet qui lui conféraient un sentiment de morcellement, tout comme les objets qu'il pensait lui appartenir comme le sein par exemple, ne sont pas reflétés dans le miroir. Ces éléments appartiennent au réel et ne sont pas spécularisables (ni nommables d'ailleurs). Ainsi, en lieu et place des fleurs du schéma optique qui représentaient ces éléments du réel, rien ne se reflète dans le miroir. Il y a donc un trou. C'est la perte de ce que Lacan a nommé l'objet *a*. Lacan symbolise ce trou, cette béance laissée par l'objet *a* par le signe suivant : $-\phi$ (*-phi*) : c'est le trou laissé par l'objet *a* que le signifiant du phallus tente de recouvrir.

Le sujet, à la fois aliéné à son image, devient un sujet divisé, divisé par les signifiants parce que pris dans le langage, et manquant ; c'est cette opération qui le conduira vers la voie du désir. C'est par la perte de l'objet – cause du désir que le sujet sera un être désirant.

Cette « *étape phallique primitive* », terme utilisé par Mikaël Bonnant dans sa thèse « *Psychopathologie de l'imposture* », thèse dirigée par Jean-Claude Maleval, consiste donc en une identification alliant image et effet du signifiant : le sujet « *s'identifie en miroir à ce qui est l'objet du désir de la mère* »⁷ ; L'Autre maternel, étant passé par la castration, cherche à combler son besoin de phallus dans son enfant.

Chez les imposteurs desquels il a été fait mention dans la partie précédente de leur capacité à répondre en tout point au désir de l'Autre, une série de questions reste en

7 BONNANT M., *Psychopathologie de l'imposture* (2006), Lille, ANRT, 2006, p250

suspens pour le moment : quel est le désir de l'imposteur ? Quel est son rapport avec le *a* ?
Et par la même, quelle est sa vérité ?

D) L'identique et le différent et la logique identificatoire :

Selon Lacan, le *trait unique* – terme freudien – est ce par quoi l'assomption de l'image spéculaire et la dialectique imaginaire viennent à s'inscrire dans l'Autre. Le regard symbolique est intériorisé par le sujet, le trait unique est constitutif de l'Idéal du Moi :

« *Ce n'est pas dire que cet einziger Zug, ce trait unique, soit pour autant donné comme signifiant. Pas du tout. Il est assez probable, si nous partons de la dialectique que j'essaye d'ébaucher devant vous, que c'est possiblement un signe ; pour dire que c'est un signifiant, il en faudrait plus. Il faut qu'il soit ultérieurement utilisé dans, ou qu'il soit en rapport avec, une batterie signifiante. Mais ce qui est défini par cet einziger Zug, c'est le caractère ponctuel de la référence originelle de l'Autre dans le rapport narcissique.* »⁸

En outre, dans son séminaire sur l'identification, Lacan précisera le processus identificatoire faisant intervenir l'*einziger Zug* de Freud qu'il renomme, lui, le « *trait unaire* ».

Le trait est la structure même du signifiant : il est trait de différence, il n'existe que par sa différence à un autre signifiant. Il est un « *Un* ». Cet « *Un* » du trait unaire n'est donc pas totalité englobante, il n'a même aucun caractère commun avec quoi que ce soit et c'est lui qui va porter le poids de l'identification du sujet, dans l'inconscient, et sur lequel se centre son identité. Il est porteur de la différence absolue, avec tout ce qui n'est pas lui. Lacan en parle en ses termes : « *Trait unique, dépersonnalisé de tout contenu subjectif et même de toute variation, il est Un d'être unique* »⁹ et, c'est de lui que Lacan peut dire aussi qu'il est le point radical, archaïque, qu'il faut de toute nécessité supposer à l'origine de l'inconscient.

Est-ce à dire que chez les imposteurs, quelque chose du trait unaire vacille ?

Pour mettre au jour la logique subjective du trait unaire et, se servant des trois registres que sont le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique, Lacan va donner un éclairage sur la définition des trois types de manque chez l'être humain : la privation, la frustration, la

8 LACAN J., Séminaire VIII – Le transfert (1960-1961), Paris, Seuil, 2001, p417-418

9 LACAN J., Séminaire IX – L'identification (1961-1962), séance du 22 novembre 1961

castration ; précision qui a toute son importance pour comprendre ultérieurement les structures psychiques entrant en jeu dans l'imposture.

1. La privation :

La privation correspond au premier manque perçu par l'enfant. Le manque est réel (par exemple, le sein qui le nourrit n'est pas là, il manque) mais l'objet est symbolique : il s'agit de la mère, de l'Autre maternel. C'est par l'intervention du symbolique que le Réel, l'irreprésentable, va pouvoir être « maîtrisé ». Le manque est réel mais l'identification au trait unaire permet au sujet de se « décoller » de ce présent impossible à maîtriser : la mère est absente mais il reste la possibilité qu'elle revienne. « *C'est là le commencement de toute énonciation du sujet concernant le réel* »¹⁰

2. La frustration :

La frustration intervient dans un second temps, elle est liée à un manque imaginaire porté sur un objet réel. Lacan utilise l'exemple de la jalousie d'un enfant vis à vis de son frère suçant le sein de la mère que Saint Augustin a décrit :

*« C'est faussement qu'on peut dire que l'être dont je suis jaloux, le frère, est mon semblable, il est mon image, au sens où l'image dont il s'agit est image fondatrice de mon désir. Là est la révélation imaginaire, et c'est le sens et la fonction de la frustration. Tout ceci est déjà connu, je ne fais que le rappeler comme la seconde source de l'expérience : après la privation réelle, la frustration imaginaire. Mais comme pour la privation réelle, j'ai aujourd'hui bien essayé de vous situer à quoi elle sert, au terme qui nous intéresse, c'est-à-dire dans la fondation du symbolique, de même nous avons ici à voir comment cette image fondatrice, révélatrice du désir, va se placer dans le symbolique. »*¹¹

La frustration est une expérience qui va conditionner le désir. Le manque imaginaire conditionne une demande formulée à l'Autre et dans la frustration, l'Autre se montre impuissant à satisfaire le désir.

10 LACAN J., *Séminaire IX – L'identification* (1961-1962), séance du 7 mars 1962

11 Ibidem, séance du 14 mars 1962

3. La castration :

Le troisième temps est la castration. La castration, elle, correspond à un manque symbolique (« *là où je m'attendais à avoir quelque chose, il n'y a rien* ») porté par un objet imaginaire (le Phallus).

Le complexe d'œdipe est issu du rapport « *entre une demande qui prend une valeur si privilégiée qu'elle devient le commandement absolu, la loi, et un désir, lequel est le désir de l'Autre* »¹². Pour dire les choses autrement, la castration symbolique cause le désir. C'est ainsi que les signifiants de la relation d'objet du sujet ont pour caractéristiques d'être centrés par la castration.

Ainsi, le père, explique Lacan dans son séminaire - *La relation d'objet*, « *introduit la relation symbolique, et avec elle la possibilité de transcender la relation de frustration ou de manque d'objet dans la relation de castration, laquelle est tout autre chose, car elle introduit ce manque d'objet dans une dialectique où l'on prend et où l'on donne, où l'on institue et où l'on investit, bref une dialectique qui confère au manque la dimension du pacte, d'une loi, d'une interdiction, celle de l'inceste en particulier* »¹³. C'est bien de cette manière que l'identification virile et la dimension d'un pacte social avec la constitution de l'Idéal du moi pourront être assurées.

Il sera étudié ultérieurement le lien entre un défaut d'intégration de la castration symbolique avec les comportements d'imposture pathologique.

E) Le graphe du désir :

Le séminaire sur *Le désir et son interprétation* présente le graphe du désir qui fournit le modèle de la constitution subjective. Ce graphe permet de donner, en outre, des éclairages à trois niveaux : le processus identificatoire, la structure du sujet et la constitution du fantasme fondamental :

12 Ibidem, séance du 21 mars 1962

13 LACAN J., Séminaire IV – La Relation d'objet (1956-1957), Paris, Seuil, 1994, p84

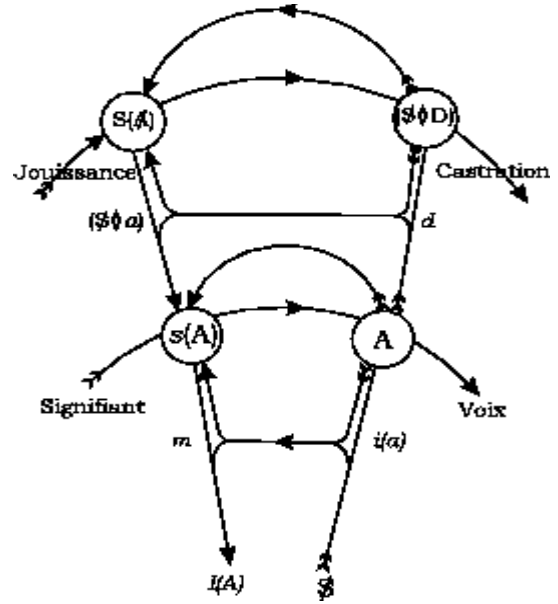
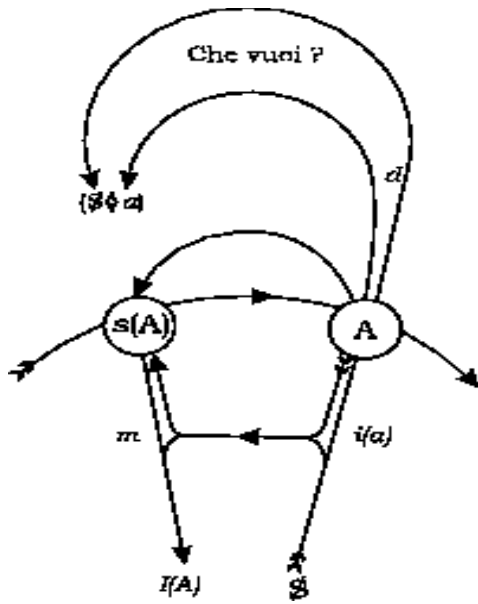
1. Le processus identificatoire :

Les signifiants sont, au départ, pour l'enfant, sans signifié, sans ordonnancement, donc sans signification, puisqu'il faut un minimum d'ordre, au moins une opposition, pour qu'il y ait signification. Lacan fait remonter le langage au premier cri de l'enfant, en tant que le cri est appel à l'Autre. Le cri se transforme donc, si un Autre y répond, en signifiant de la demande. Autrement dit avec le cri, l'enfant produit un premier signifiant, noté S1, auquel, l'Autre va répondre - second Signifiant noté S2. Pour Lacan, le cri est donc le premier signifiant, pour autant qu'il soit suivi d'une réponse, et c'est de cette rétroaction qu'il prendra cette dimension signifiante. Si le premier cri est un cri sans demande, sans appel à l'Autre, l'Autre maternel interprétant ce cri originel et y répondant, dès le second cri, cela devient un appel : l'enfant, se rappelant de la sensation de plaisir déclenchée par la réponse de l'Autre, appelle l'Autre ; le signifiant devient alors un S1 qui aura émergé de la réponse donnée par l'Autre (S2). Soit le cri s'articule au champ de l'Autre et c'est en tant que signifiant de la demande qu'il va devenir un signifiant (S1), articulé au signifiant de l'Autre (S2). Ce cri s'insère donc déjà dans un réseau de signifiants émanant de l'Autre et prend part d'une dialectique marquée par le désir de l'Autre. Ainsi a lieu l'identification au « *premier seing, signum, de sa relation avec l'Autre.* »¹⁴

2. La structure du sujet :

En outre, l'appel est le prototype de l'absence ; on appelle ce qui n'est pas présent. Dans l'appel, il y a donc aussi autre chose : le risque d'un refus (si la mère est occupée et ne répond pas à l'appel, l'enfant l'interprète comme un refus). L'appel n'est plus seulement un appel mais finalement une demande de présence, donc une demande d'amour. A travers cette démonstration, pour Lacan, une demande est toujours une demande d'amour. L'enfant, par sa demande interroge le désir de l'Autre : le *CHE VUOI ?* Cette ouverture sur le désir de l'Autre consiste en une mise en question des signifiants de la demande qui déterminent le sujet (ce qu'indique la formule $\$ \div D$).

14 LACAN J., *Séminaire VI – Le désir et son interprétation (1958-1959)*, séance du 12 novembre 1958



Lacan explique : « C'est en tant que la demande joue cette fonction métaphorique [du lien du sujet à son Autre dans la relation d'amour], en tant que la demande, qu'elle soit orale ou anale devient symbole du rapport à l'Autre, qu'elle joue là sa fonction de code, qu'elle permet de constituer le sujet comme étant situé à ce que nous appelons dans notre langage, la phase orale ou anale par exemple. »¹⁵. C'est ainsi que ces signifiants, tirés de demandes originelles, deviendront pulsions cherchant à s'assouvir au travers de l'objet (oral ou anal pour reprendre l'exemple) et constitueront selon Lacan « le code de l'être ».

$S(\bar{A})$ indique que l'Autre est marqué d'une incomplétude irréductible : il n'y a pas d'Autre dans l'Autre, cette formule représente le signifiant manquant, le signifiant dont l'Autre ne dispose pas. C'est ce que le sujet va sacrifier de lui-même, le phallus. Le sacrifice est symbolique : c'est la castration.

3. La constitution du fantasme fondamental :

Le mathème $\$ \div a$ représente la formule du fantasme ($\$$ étant le sujet divisé, \div représentant à la fois l'union et l'intersection avec l'objet a) :

« (...) le fantasme n'est rien d'autre chose que l'affrontement perpétuel de cet $\$$, de cet $\$$ pour autant qu'il marque ce moment de fading du sujet où le sujet ne trouve rien dans l'Autre qui le garantisse, lui, d'une façon sûre et certaine, qui l'authentifie, qui lui permette de

¹⁵ Ibidem, séance du 27 mai 1959

se situer et de se nommer au niveau du discours de l'Autre, c'est à dire en tant que sujet de l'inconscient. C'est répondant à ce moment que surgit comme suppléant du signifiant manquant, cet élément imaginaire, que nous appelons dans sa forme la plus générale, pour autant que le terme corrélatif de la structure du fantasme, ce support de \$ comme tel, au moment il essaie de s'indiquer comme sujet du discours inconscient »¹⁶

To fade, en anglais, signifie s'effacer, s'évanouir. Cela veut dire que la spécificité du fantasme tient à ce que le sujet y soit en *fading*, y soit en train de s'effacer, de s'évanouir devant l'objet. C'est ce rapport-là entre un sujet et un objet tout aussi insaisissables l'un que l'autre, qui ne sont jamais là où on les attend, que règle, articule le poinçon. Le fantasme est donc une structure en corrélation avec l'objet *a* à partir duquel le désir se règle. C'est à partir du *manque-à-être* du sujet que naît son désir. Le petit *a* du fantasme prend la place du phallus négativé (le $-\phi$), Lacan explique que c'est en tant que le sujet est privé de quelque chose (donc manquant) qu'un objet particulier devient l'objet du désir (le petit *a* du fantasme). Dans le fantasme, le sujet retrouve une unité perdue bien que ce soit illusoire.

Le deuxième étage du graphe du désir se structure à partir de quatre éléments : $d - \$ \div D - S(\mathcal{A}) - \$ \div a$ qui correspond à la structure de l'inconscient régi par le *Nom-du-Père*. C'est cette structure quadripartite qui vient fixer l'identité du sujet.

F) Une fonction paternelle indispensable :

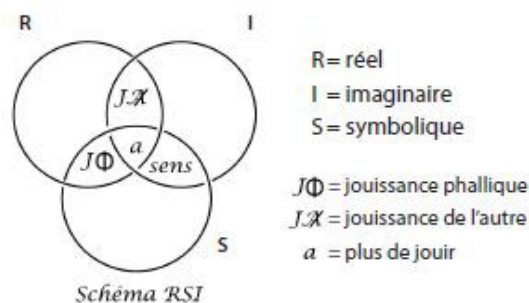
La fonction paternelle est essentielle à la fois pour limiter la jouissance de la mère, imposer la distance entre la mère et l'enfant mais aussi pour donner une consistance au langage et à l'ordre symbolique. C'est au moment d'entrer dans la phase oedipienne que le sujet se heurtera à la fois à une agitation pulsionnelle intense et aux interdits et aux règles par l'intervention du père. Distinction doit être faite entre le père réel (le père avec sa présence, son histoire, sa façon de parler et de se comporter), le père imaginaire qui est une image que l'enfant se crée du père et le père symbolique en tant qu'il représente la loi, l'interdit, le « Non », la langue, et le *Nom-du-Père*.

Dans la première relation mère-enfant, si la mère n'évoque pas le père ou le tiers symbolique, ça peut être lourd de conséquences sur l'intégration du *Nom-du-Père*.

¹⁶ Ibidem, séance du 20 mai 1959

Par l'intervention du père, figure d'autorité, figure faisant loi, la castration symbolique cause le désir. Lacan explique « *ce qui fait la substance de la loi, c'est le désir pour la mère, et qu'inversement, ce qui normative le désir lui-même, ce qui le situe comme désir, c'est la loi dite de l'interdiction de l'inceste* »¹⁷. La castration est structurante et normalisante, « *le névrosé nous montre en effet qu'il a besoin de passer par l'institution de la loi elle-même pour soutenir son désir. (...) il ne peut désirer que selon la loi.* »¹⁸.

La fonction essentielle du *Nom-du-Père* est reprise dans le nœud boroméen de Lacan puisque le Nom-du-Père fait nœud : il noue ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire.



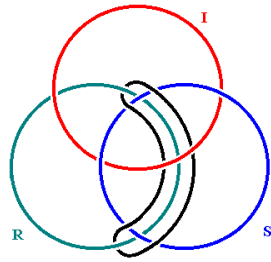
Ces trois registres sont donc représentés attachés les uns aux autres.

Si un anneau se décroche ou est absent, les trois dimensions ne peuvent plus se lier. Or, si la fonction symbolique n'a pu être intégrée alors il y aura une déliaison entre ces trois champs et donc une impossibilité à donner du sens au réel et à accéder à la représentation symbolique. C'est la **psychose**.

Pour Lacan, ce qui n'est pas symbolisé par le sujet psychotique est toujours un ou plusieurs signifiants du *Nom-du-Père*, c'est ce qu'il nomme « la forclusion du *Nom-du-Père* ». A propos de la psychose, Lacan fait alors intervenir un quatrième champ qu'il a nommé « *Sinthome* » et qui a pour fonction de faire tenir les trois autres champs ensemble (sans cela, le sujet serait en proie aux hallucinations et aux délires) :

17 LACAN J, Séminaire X - L'angoisse, 1962-1963, Paris, Le seuil, p223

18 Ibidem, p224



Chez certains cas d'imposteurs comportant une structure psychotique, il sera vu ultérieurement que le fait de se réinventer une identité peut faire fonction de sinthome (ancienne graphie du mot « symptôme »).

II. L'imposture sous toutes ses formes :

Fort de la théorie lacanienne sur la constitution du Moi, le Moi idéal et l'Idéal du moi ainsi que ses avancées théoriques sur le problème de l'identité du sujet, se construisant autour d'une perte, il devient plus aisé d'aborder la phénoménologie du mensonge et de l'imposture. Il convient d'en étudier leurs différentes formes afin d'en extraire un éclairage sur les perspectives structurales de l'imposture.

Mais, avant de s'interroger sur cette pathologie de l'imposture, il est proposé un point d'arrêt sur la question de la vérité, afin d'effleurer d'ores et déjà ce qui entre dans le champ de la vérité subjective.

A) Qu'est-ce que la vérité ?

Cette partie tiendra une fonction introductive de la psychanalyse du mensonge et de l'imposture de la normalité au pathologique. En effet, nulle analyse du mensonge ne saurait être engagée sans partir de ce dont il se soutient c'est à dire la vérité. La vérité a été l'objet de nombre de pensées philosophiques et éthiques.

Le mensonge ne peut se concevoir à priori que dans une opposition d'avec la vérité ; la vérité qu'il s'agit de dissimuler. Le mensonge prend donc appui sur la vérité, comme Lacan le souligne : « (...) *La tromperie même exige d'abord l'appui de la vérité qu'il s'agit de dissimuler, et à mesure qu'elle se développe, elle suppose un véritable approfondissement de la vérité à quoi, si l'on peut dire, elle répond. En effet, à mesure que le mensonge s'organise, pousse ses tentacules, il lui faut le contrôle corrélatif de la vérité qu'il rencontre à tous les tournants du chemin et qu'il doit éviter (...) le mensonge, en ce sens, accomplit, en se développant la constitution de la vérité.* »¹⁹

Le mensonge est classiquement défini comme un propos sciemment contraire à la vérité mais cette intention implique toujours le champ subjectif. « *On ne ment qu'à l'autre* »²⁰ a dit Jacques Derrida. Le mensonge est donc l'indice d'un lien. Il sera vu ultérieurement que la planification du mensonge nécessite un sens aiguisé d'autrui, le sujet doit être capable de se représenter le monde mental de celui qu'il souhaite tromper. Il avait été énoncé dans la

19 LACAN J., Séminaire I – Les écrits techniques de Freud (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p289

20 DERRIDA J., *Histoire du mensonge. Prolégomènes*, Cahiers de l'Herne, 83; 1995. p. 495–520

première partie de ce mémoire que l'une des caractéristiques des imposteurs était leur capacité à se conformer au désir de l'autre, qu'il y avait quelque chose qui ne voilait pas ce désir. Les imposteurs (et menteurs pathologiques) sont donc en quelque sorte en prise directe avec l'inconscient de leurs interlocuteurs. Cela révèle-t-il une incapacité chez eux à accéder à leur propre monde interne ? Y-a-t-il un lien à mettre en lumière avec le transitivisme infantile ?

Avant de répondre à ces interrogations, quelques pas doivent être faits encore sur la question de la vérité. En effet, le trompeur entretient toujours un rapport particulier avec ce qu'il énonce. Sa vérité en tant que sujet s'y trouve sans doute là.

Dans *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, Kierkegaard dit que « *la vérité n'a pas d'objet* »²¹. Pour lui, la vérité est un rapport : la vérité tient à la manière de s'y rapporter c'est à dire à la position subjective qui est adoptée. Quand il s'agit de la vérité, la question n'est pas « qu'est ce que le sujet dit ? » mais comment il le dit, c'est à dire comment il se tient lui-même dans ce qu'il dit, quel rapport entretient-il avec ce qu'il dit ? Kierkegaard s'est posé la question de savoir ce qui fait « *la vérité de la vérité* » ou plus exactement ce qui fait la vérité du vrai. Il avance le paradoxe suivant : ce qui est vrai peut très bien ne pas être une vérité et peut être même être tout à fait un mensonge ; le sujet peut dire du faux avec du vrai, notamment quand son rapport à ce qui est vrai est une position de mensonge. C'est une question de rapport subjectif à ce qui est énoncé :

l'exemple peut être avancé d'une mère ayant une position maternelle qui traduit l'inverse de ce qu'elle pense, dit à son enfant ou fait pour lui : elle peut par exemple lui dire qu'elle l'aime et, dans le même temps, trahir un désir inconscient de mort à l'égard de l'enfant que pourtant elle aime.

Pour faire encore un pas de plus, il convient d'évoquer rapidement les deux types de théories de la vérité que Jacques-Alain Miller a exposé dans son essai *Le vrai, le faux et le reste*²². Ainsi, il oppose :

- **Les théories spéculaires** qui reposent sur une distinction entre *sujet* et *objet de la connaissance* et supposent une correspondance entre les faits sensibles et ce qui est

21 KIERKEGAARD S., *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, In *Œuvres Complètes*, t. 14, p. 381

22 MILLER J.A., *Le vrai, le faux et le reste*, In *La cause freudienne*, 1994

pensé ou dit à leur égard. Ces théories entrent dans le champ de la perception et sous-entendent que vérité et réalité se confondent. Freud le disait : la conscience est une instance perceptuelle avec tous les risques que cela comporte de mauvaises interprétations des perceptions et d'illusions (par exemple : la perception visuelle laisse à penser que le soleil se lève et se couche, que c'est donc le soleil qui tourne autour de la Terre et non l'inverse).

Lacan en précise les variétés cliniques : hallucinations, interprétations, illusions de la mémoire, troubles de la perception, postulats passionnels, et états oniroïdes. Pour la plupart, ils apparaissent d'emblée chargés de "*signification personnelle*"²³, c'est à dire d'un « *sentiment, qui lorgne du côté de la certitude, qu'une signification dont le sens lui est particulièrement énigmatique, logée dans une série d'indices venant de son environnement immédiat, vise personnellement le sujet* »²⁴.

- **Les théories systématiques** qui détachent la vérité du monde sensible en la faisant dépendre du système symbolique dans laquelle elle est pensée. Ces théories impliquent de fait un système d'opposition du langage : mensonge/vérité. De cette structure émerge le fait que la vérité n'existe pas sans le mensonge. En outre, la vérité ne peut être pensée sans le registre de l'Autre – lieu du langage et de la parole. Il s'impose donc que le sujet reçoit primordialement *le vrai* d'un Autre préalable (typiquement les parents) et qu'il constitue *la réalité* à partir de ce discours premier : « *Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité* »²⁵. L'enfant va, de part la forte suggestibilité infantile, être grandement influencé par ces dires primordiaux. Nombre de sujets, du reste, arrivés à l'âge adulte, conservent cette grande suggestibilité.

B) Une théorie psychanalytique du mensonge pathologique :

Ces propos introductifs sur la vérité et la position du sujet par rapport à celle-ci éclairera l'analyse du mensonge.

23 LACAN J., « Exposé général de nos travaux scientifiques » (1933), in *De la psychose paranoïaque, œuvres complètes*, p400

24 LAMOTE T., *La scientologie déchiffrée par la psychanalyse*, Presse Universitaire du Mirail, 2011, p336

25 LACAN J., « *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* » (1960), In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p807

Tricher et duper les autres, manipuler, fait partie des lois de la vie sociale. Ces formes de duperies normales sont révélatrices d'une auto-affirmation de soi ou de certaines identifications. Le mensonge « normal » vise à « autoriser » une transgression tout en évitant le déplaisir de la sanction.

Toutefois, le mensonge compulsif, la mythomanie, la *Pseudologia Phantastica*, la tromperie sont révélateurs de troubles pathologiques qu'il convient d'analyser. L'étude des différentes pathologies du mensonge permettra de se rapprocher de la vérité du sujet « trompeur ».

1. Le mensonge lié au fantasme : La *Pseudologia Phantastica* :

Puisque la problématique qui a été dégagée à propos de l'imposture se centre autour de la vérité du sujet imposteur, il semble opportun d'étudier les cas de *Pseudologia Phantastica* qui donne des indications claires sur ce qui construit le mensonge.

La *pseudologia-phantastica* que l'on attribue habituellement à Helene Deutsch, est en fait empruntée à Anton Delbrück, qui introduit cette notion en 1891 pour décrire le comportement de patients qui racontaient des choses fausses au médecin sans réelle volonté de le tromper. Helene Deutsch décrit à son tour la *pseudologie* comme un rêve diurne raconté à l'autre comme si c'était la réalité. Le sujet serait enclin à tenir son fantasme pour vrai. La différence entre le rêve diurne et la *pseudologia phantastica* est que le récit n'assume pas son caractère de fiction.

Il convient, avant d'aller plus loin, de rappeler comment Freud introduit le concept de fantasme, sous le terme allemand « *Phantasie* » qui se traduit communément par « *Production imaginaire* ». Dans son ouvrage *L'interprétation des rêves* (1899), il explique : « *Cet élément de pensées du rêve que j'en ai vue, je le désigne d'ordinaire par le terme « production imaginaire » [« Phantasie »]. J'éviterai peut-être les malentendus et nommant aussitôt « rêve diurne » ce qui est son analogon dans l'existence vigile. (...) L'étude des psychonévroses débouche sur la conclusion surprenante que ces productions imaginaires [fantasmes] ou ces rêves diurnes sont les phases préliminaires les plus proches des symptômes hystériques – du moins de toute une série d'entre eux. Ce n'est pas aux souvenirs proprement dits, mais aux productions imaginaires [fantasmes] construites sur la base de*

souvenirs que s'accrochent d'abord les symptômes hystériques. La fréquence du surgissement des productions imaginaires porte ces formations à notre connaissance. Mais de même qu'il existe des productions imaginaires de ce genre conscientes, il en surgit des quantités considérables d'inconscientes, qui, du fait de leur contenu et de leur provenance dans le matériau refoulé, doivent rester inconscientes. »²⁶

Selon Helene Deutsch, le fantasme intervient dans la *Pseudologia Phantastica* en fournissant l'« étoffe » (*Stoff*)²⁷ du mensonge. Pour cet auteur, la différence entre le fantasme et la Pseudologia réside en ce que le fantasme est intime et tenu secret alors que la Pseudologia est communiquée et racontée. En outre, elle qualifie les symptômes de la Pseudologia comme étant une formation de compromis entre un désir intense et un interdit, tombés sous le coup du refoulement, ce qui amène les sujets atteints par cette pathologie dans le champ de la névrose :

*« Le contenu de la pseudologie est (...) un descendant direct de la réalité refoulée qui a pu s'imposer en se conformant aux exigences actuelles. Il est la forme d'expression dans laquelle cette réalité s'impose après qu'elle a trouvé comment donner un caractère d'accomplissement de désir, acceptable pour la censure, à ce qui est empreint de déplaisir. Ainsi la pseudologie est la reviviscence de la trace mnésique inconsciente de ce qui a été autrefois vécu avec – pourrait-on dire – un brouillage temporel. Le souvenir revécu est rattaché à un groupe de représentations actuelles particulièrement adaptées et est admis par la conscience comme expression de celles-ci. »*²⁸. Ainsi affirme-t-elle un peu plus loin qu'une expérience réelle constitue l'origine de la pseudologie.

Pour autant, Mikael Bonnant, dans sa thèse, alerte : *« Mais ne nous méprenons pas : ce soupçon n'objecte en rien qu'un réel y soit concerné. Car c'est bien les traits structuraux de l'objet perdu en tant qu'objet d'une jouissance interdite – ce que Lacan désigne l'objet a – qui se dégagent de la plume d'Helene Deutsch une fois débarrassé de ses oripeaux scénaristiques »*²⁹

Ce qu'il convient de retenir et qui permet de faire un pas de plus c'est que si Helene Deutsch distingue un caractère délirant aux propos pseudologiques, elle ne les considère

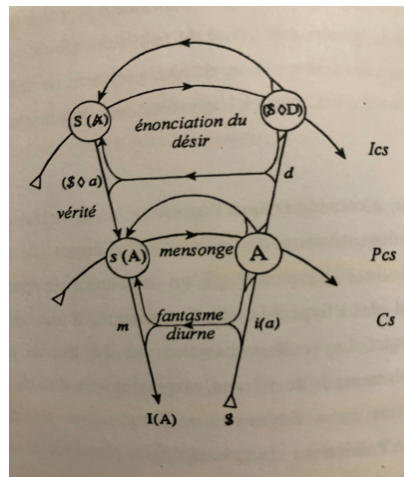
26 FREUD S., L'interprétation des rêves (1899), Paris, Seuil, 2010, p533-534

27 DEUTSCH H., *Sur le mensonge pathologique (Pseudologia Phantastica)*, Conférence prononcée le 30 mars 1921, In *Les introuvables : cas cliniques et autoanalyse (1918-1930)*, Paris, Seuil, 2000

28 Ibidem, p160

29 BONNANT M., *Psychopathologie de l'imposture* (2006), Lille, ANRT, 2006, p102

cependant pas comme des « *erreurs* » (comme pouvait l'affirmer à son époque Delbrück) mais, au contraire, comme une *vérité* subjective. Ainsi dans ces cas de mensonges, le sujet énonce sa vérité, et son désir le plus réprimé. Pour une meilleure compréhension, cela peut être formalisé selon le graphe du désir de Lacan comme suit :



30

2. La mythomanie

Comme il l'a été évoqué rapidement pour introduire le sujet, il est des situations où le mensonge peut être qualifié de normal. Ernest Dupré, dans son essai *La mythomanie* (1905) en fait la distinction en arguant que le mensonge « normal » doit être considéré comme « *négation volontaire et consciente de la vérité* »³¹ ; il est motivé, par un besoin de se préserver d'une tentative d'intrusion ou par un besoin d'affirmation de soi par exemple, et reste proportionné à sa cause. A contrario, le mythomane use de mensonges, sans discontinuer, et sans aucune motivation spécifique. Le mensonge mythomane est présenté comme une véritable « œuvre d'imagination » qui, malgré tout, prend appui dans la réalité et tisse des liens avec elle ; ainsi le mythomane donne « *plus ou moins la vérité des choses* »³².

30 Extrait de *Psychopathologie de l'imposture* (2006), Lille, ANRT, 2006, p125

31 DUPRE E., *La mythomanie* (1905), In *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 1925, p8

32 Ibidem, p45

Cependant, Dupré compare le mensonge mythomane aux mensonges des enfants pour lesquels il explique qu'ils résultent de « *l'exercice normal des fonctions psychiques* »³³ et Dupré appuie toute sa thèse sur la notion d'imagination. Pour autant, chez Lacan, imagination et mensonge ressortent de deux dimensions différentes. Par ailleurs, en 1956, Jean-Marie Sutter pointe alors que les « *pseudo-mensonges du petit enfant* »³⁴, pour réutiliser ses termes, relèvent non pas d'une intention de tromper l'autre mais du *transitivisme* (je suis lui/il est moi ; je sais ce qu'il pense/il sait ce que je pense).

La quête du mythomane est moins orientée par la nécessité de cacher ce qu'il est que de « se donner de l'être », se donner à voir : un lien peut être fait avec l'objet regard. Un pas supplémentaire sera fait ultérieurement avec l'analyse de l'imposture faite par Phyllis Greenacre qui souligne l'affinité de l'imposture avec le voyeurisme et l'exhibitionnisme.

A ce propos, il peut être rappelé le mythe d'Ulysse et des Cyclopes : Après s'être aventurés sur l'île où demeurent les cyclopes, Ulysse et ses compagnons, se retrouvent coincés dans l'ancre de l'un d'entre eux. Ulysse échappa alors aux griffes du géant par un ingénieux stratagème consistant à lui faire croire qu'il se nomme « Personne ». Une fois endormi, Ulysse lui crève son unique œil avec un pieu. Désormais aveugle, Polyphème appelle au secours ses frères cyclopes. Mais quand ces derniers s'inquiètent de savoir qui l'agresse dans sa grotte, il ne peut répondre que : « Personne ». Cet extrait de l'Odyssée met en exergue l'écueil que pose le mensonge : il aveugle.

En effet, dans la mythomanie, le sujet s'invente une vie extra-ordinaire, il veut étonner et s'exposer comme exceptionnel. Il renverse l'angoisse d'être dominé en se plaçant fantasmatiquement au dessus de ceux qu'il induit en erreur. Il se construit une image grandiose aux yeux d'autrui. La mythomanie s'alimente par la mégalomanie du sujet.

Ainsi, alors qu'un lien a été fait entre pseudologie et névrose, un lien peut être ici fait entre mythomanie (et son rapport au transitivisme et à la mégalomanie) et psychose.

33 Ibidem, p5

34 SUTTER J.M., *Le mensonge chez l'enfant*, Paris, PUF, 1956

3. Les personnalités As-If :

Il est des cas d'impostures ou de mensonges pathologiques qui interviennent par **imitation**. Ces « faussaires de la normalité » tentent de se faire passer pour normaux. Ces sujets paraissent trop polis, trop avenants, trop instruits. Ils absorbent et digèrent leur environnement, par une capacité de sur-adaptation, mais sans ne rien en produire ou créer du vital. Ce qu'ils produisent est du vide et ce vide dérange. Sans forcément être démasqué, « quelque chose cloche »... « Qu'est-ce qui cloche ? » Voilà la question qui signe la reconnaissance par d'autres d'un « trouble de l'affect » chez certaines personnes apparemment normales. Leur trop parfaite adaptation est, pour l'analyste, un indice : dans leur travail comme dans leurs réactions affectives, elles ne font jamais que reproduire un modèle ou mimer des sentiments. Les « *As If* », c'est ainsi qu'Helene Deutsch désigne ces sujets qui, n'éprouvant rien, ne peuvent que s'identifier aux émotions des autres. Ainsi, sous leur apparente normalité, se niche une véritable carence de la libido objectale :

« La psychanalyse dévoile que ce n'est plus un acte de refoulement, mais une perte réelle de l'investissement d'objet. La relation apparemment normale avec le monde correspond à l'esprit d'imitation de l'enfant, et c'est l'expression de l'identification avec le milieu environnant, un mimétisme qui aboutit à une adaptation apparemment bonne au monde de la réalité, malgré l'absence d'investissement d'objet.

D'autres conséquences d'une telle relation à la vie sont : une attitude totalement passive à l'égard du milieu environnant, avec une vivacité très plastique à relever les signaux dans le monde extérieur et à se modeler et à modeler son comportement en conséquence. L'identification avec ce que les autres pensent et sentent est l'expression de cette plasticité passive et l'individu est capable de la plus grande fidélité et la plus vile perfidie. »³⁵

Helene Deutsch donne là un élément notable de compréhension sur la capacité des imposteurs à « coller » à la demande de l'autre. Par ailleurs, cet auteur ne reculera pas devant le diagnostic de psychose, schizophrénie ou paranoïa latente. Elle explique : « *Mes observations de patients schizophrènes m'ont donné l'impression que le processus schizophrénique passe par une phase « comme si » avant de construire la forme hallucinatoire »³⁶.*

35 DEUTSCH H., *Les personnalités « As If »*, In *L'identification. L'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978, p240

36 Ibidem, p252

Pour Lacan, le mécanisme du « *comme si* » est « *une sorte de compensation imaginaire de l'Œdipe absent, de l'Œdipe en tant que qu'il lui aurait donné le signifiant, la virilité sous la forme non pas de l'image paternelle, mais du Nom-du-Père* »³⁷. Il précise, un peu plus loin dans le cours de son séminaire : « *Nous avons la notion - mise en valeur par Hélène DEUTSCH, sur laquelle j'ai fait un jour quelques remarques - d'un certain « comme si » qui semble marquer les premières étapes du développement de ceux qui, à un moment quelconque, choiront plus ou moins dans la psychose, d'un certain rapport qui n'est jamais d'entrer dans le jeu des signifiants, une sorte d'imitation extérieure, de non intégration du sujet à ce registre du signifiant.* »³⁸. C'est ainsi que les « As If » collent parfaitement, et par mimétisme, à leur environnement, auquel ils s'identifient fortement.

Ce qu'il est intéressant de retenir de l'étude des personnalités « As If » sont : le mécanisme d'imitation, le vide intérieur, le manque d'individualité, la carence de la libido objectale et la série d'identifications au monde environnant.

C) Du mensonge pathologique à l'imposture pathologique :

D'après la définition de JB Pontalis, « *l'imposteur [est] celui qui usurpe une identité, s'invente au point d'y adhérer parfois, une histoire qui n'est pas la sienne, se fait passer pour un autre et ça marche* »³⁹

Selon Phyllis Greenacre, l'imposteur ne saurait se passer d'un « public ». Ainsi, l'imposteur n'est pas seulement une personnalité narcissique recourant à des stratagèmes pour se faire admirer, ni un simple menteur : pour lui, le personnage illusoire qu'il a inventé est devenu vrai et il ressent le besoin vital d'en trouver confirmation dans le regard d'autrui. En effet, Greenacre précise-t-elle : « *[le sentiment d'identité] est renforcé et sustenté par le sentiment d'être cru par les autres et avec l'ivresse d'être sous les feux de la rampe (qui reproduit la situation infantile avec l'ensemble du public prenant la place de la mère), il fournit une incitation d'autant plus puissante pour une répétition sans fin de ce type spécial*

37 LACAN J, *Séminaire III – Les psychoses (1955-1956)*, Paris, Le Seuil, 1981, séance du 11 avril 1956

38 Ibidem, séance du 31 mai 1956

39 Cité par Andrée Bauduin, *Psychanalyse de l'imposture*, Paris, PUF, 2007, p11

*de gratification. »*⁴⁰

Il apparaît à nouveau, à la lecture des conclusions de Greenacre, que le mécanisme d'imitation et le champ scopique y tiennent un rôle majeur : « *La jouissance des feux de la rampe et le triomphe intérieur (...) semblent inhérents et témoignent de la proximité de l'imposture avec le voyeurisme. Deux aspects sont présents : le plaisir dans le regard quoique le voyeur soit lui-même invisible ; l'exultation à être admiré et observé comme un spectacle.* »⁴¹

En conclusion, les contributions psychanalytiques sur l'imposture permettent de s'orienter dans le discernement de la structure des imposteurs ainsi que dans la vérité subjective que l'imposture cherche à révéler. En effet, bien que leur démarche ne soit pas structurale, les auteurs ont dégagés des indices métapsychologiques intéressantes : l'on peut apercevoir une défaillance du Surmoi, voire son absence et une carence de la libido objectale. Ces traits peuvent donc aisément être rapprochés à la structure psychotique. Pour autant, l'étude de la pseudologie amène certaines impostures dans le champ de la névrose. Ainsi, cela permet de constater qu'il ne peut y avoir un fonctionnement type de l'imposteur mais que chaque cas mérite des précautions scrupuleuses. Il sera, par ailleurs, nécessaire de se pencher, *via* une analyse différentielle, sur la relation de l'imposture pathologique à la perversion dans certains cas.

40 GREENACRE P., *Les imposteurs*, In *L'identification. L'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978, p371

41 Ibidem, p364

III. La vérité de l'imposture : une tentative de résolution face au vide :

D'une manière générale, la possession d'un titre ne s'accompagne pas forcément du sentiment d'être autorisé à le posséder. Dès lors que le sujet entre dans le langage, lui manque cette garantie. Il se doit de la ré-établir à chaque fois. Il y a, donc, une disjonction entre ce que le sujet dit de lui, et ce qu'il est. C'est l'empreinte du langage (du symbolique) qui fait que l'être parlant est un imposteur de structure. Le style hystérique, par exemple, se signale par la mise en scène et le goût de la fabulation. Le sentiment de culpabilité tenaille l'obsessionnel car il ne se croit jamais autorisé à occuper la fonction, et la place qu'il s'est faite. Cette logique de « l'auto-reproche » permanente fait de son existence une entreprise basée sur l'imposture. Le psychotique, par son délire, s'invente une autre filiation tandis que le pervers révèle son goût pour la tromperie par le fétiche, la manipulation et le clivage. Il existe une « imposture » de structure qui est le fait du langage, et une imposture dite « pathologique » qu'il ne faut pas confondre. L'imposteur est celui qui en impose aux autres en empruntant une personnalité et de faux titres. Il possède cette facilité à endosser de multiples personnages en fonction des circonstances. La tromperie qu'il établit fonctionne à partir de l'imposition du semblant, et ce, indépendamment de la structure psychique à laquelle appartient le sujet. Cependant, le mensonge névrotique, l'imposture perverse et l'imposture psychotique, bien que des similitudes apparaissent au point qu'on pourrait s'y tromper, ne révèlent pas la même vérité subjective.

A) Etude des structures psychiques et perspectives structurales de l'imposture :

Pour savoir s'approcher d'un pas de plus de la vérité, il convient à présent d'étudier les trois structures psychiques du sujet humain : la névrose, la perversion et la psychose.

1. Structure psychique névrotique : le refoulement :

Chez le sujet névrosé, l'Œdipe est au cœur de la problématique de l'inconscient. Avec l'avènement du Surmoi, instance moralisatrice et interdiciatrice, des motions pulsionnelles inacceptables socialement seront repoussées au niveau inconscient. Freud a établi que c'est un conflit psychique qui est responsable de la névrose : conflit entre le Moi et les exigences

de la pulsion sexuelle. Un Moi immature soumis aux pressions du Surmoi refoule alors les représentations pulsionnelles plutôt que les contrôler à défaut d'avoir pu les intégrer. Or, ces pulsions refoulées restent actives dans l'inconscient et cherchent à « refaire surface », à se frayer un chemin, c'est le *retour du refoulé* qui cause le symptôme névrotique. Ainsi, les symptômes névrotiques sont des formations de compromis entre les pulsions folles du Ça et l'interdit rigoureux porté par le Surmoi.

C'est ce complexe d'Œdipe qui alimente le foisonnement des constructions fantasmatiques inconscientes qui dirigent la vie du sujet.

Dans les symptômes de Pseudologia Phantastica, Helene Deutsch l'avait souligné : il s'agit d'une formation de compromis. Le sujet énonce son fantasme comme si il était réel et ce qu'il convient de retenir dans ses formes de mensonge est que ces constructions imaginaires narrées révèlent toujours une réalité refoulée. La manière dont ces sujets mettent en scène leur réalité psychique permet d'avancer sur la question de vérité subjective de l'imposteur. Pour autant, la plupart des cas d'imposteurs ne relève pas du champ névrotique.

2. Déni/Clivage : la perversion

Freud, dans son texte « *Le clivage du moi dans le processus de défense* » (1938), a repéré un comportement particulier chez le Moi juvénile confronté à une situation traumatique, typiquement, la vision de la mère dépourvue de pénis qui le place face au danger de la castration. Il explique alors ceci : « *Il (le Moi de l'enfant) doit maintenant se décider : ou bien reconnaître le danger réel, s'y plier et renoncer à la satisfaction pulsionnelle, ou bien dénier la réalité, se faire croire qu'il n'y a pas motif de craindre, ceci afin de pouvoir maintenir la satisfaction* »⁴²

Or, chez certains sujets, cette « décision » n'est pas prise, ainsi le Moi pour partie va dénier la réalité et, pour une autre part, reconnaîtra le danger de la réalité ce qui conduira le sujet à un état d'angoisse face à cette réalité et cherchera ultérieurement à s'en garantir. *Le succès, explique Freud, a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. C'est le clivage.*

42 FREUD S., *Le clivage du moi dans le processus de défense* (1938)

Le clivage du Moi évite au sujet un conflit Moi-Surmoi et donc l'émergence d'un sentiment de culpabilité, qui serait l'héritier d'une organisation oedipienne. Il peut être supposé que le mensonge est l'effet du clivage, dans une régression pré-oedipienne.

Lacan apportera des éléments de compréhension supplémentaires afin de repérer la structure perverse selon les coordonnées suivantes :

- Elle est déterminée par la *Verleugnung* (*déni*) de la castration : Chez le pervers, il y a une mise en place du *Nom-du-Père*, mais une récusation de l'érection du signifiant phallique. Le mécanisme à l'œuvre s'appelle *Verleugnung*, et s'explique donc, comme Freud l'indiquait, sous le modèle du déni de la castration de la mère. Dans la chaîne signifiante de l'histoire du sujet primitif avec sa mère, il y a un arrêt « *juste avant le moment où ce qui est cherché dans la mère, c'est-à-dire ce phallus qu'elle a et qu'elle n'a pas, doit être vu en tant que présence-absence et absence-présence* »⁴³. La suite de la chaîne de mémoire continuera alors de façon voilée, en laissant comme indice du point d'arrêt, l'objet fétiche. En effet, le recours imaginaire est de construire un fétiche ou encore de s'identifier au phallus et de s'offrir pour remplir le manque de la mère et simultanément ne pas avoir affaire à sa propre castration.
- L'acte pervers et la dé-subjectivation du symbolique : Dans l'acte, le sujet est représenté comme division pure et la portée de son acte lui apparaît comme non-reconnaissable. Le passage à l'acte pervers est ainsi un signifiant qui se répète de façon symptomatique, et dont le sujet ne sait pas ce qu'il fait lui-même comme sujet : devenir un instrument pur et simple de jouissance. Le registre imaginaire va l'emporter sur le symbolique.
- Les identifications perverses : à l'Idéal du moi et à l'objet *a*. Pour Lacan, l'Idéal du moi est une place définie dans l'oedipe pour un signifiant particulier qui constitue le sujet primitif dans son être : le signifiant « *Enfant désiré* », qui le permet de se situer par rapport à la Mère et au Père. Lorsque ce signifiant vient faire défaut dans l'histoire du sujet, l'identification peut s'effectuer par identification du Moi à un sujet du désir (image spéculaire, phallus imaginaire de quelqu'un d'autre) duquel il restera, à partir de là, dépendant. Mais il y a chez le pervers une autre identification fondamentale, qui a à voir avec la structure du circuit pulsionnel. En

43 LACAN J., *Séminaire IV - La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p 157

effet, le fonctionnement de la pulsion est un parcours de contournement de l'objet a . **Dans le cas du pervers, il court-circuite ce contournement en s'identifiant à l'objet a .**

- Le bouchement imaginaire de la castration dans l'Autre : **Le pervers est celui qui se consacre à boucher le trou dans l'Autre** – restitution qui est seulement possible par voie imaginaire. Lacan privilégie deux formes de l'objet a pour expliquer la perversion : la voix ou le regard. Dans le masochisme et le sadisme, il s'agit de compléter l'Autre par l'objet voix ; tandis que dans l'exhibitionnisme et le voyeurisme, cela se fait par l'objet regard ; objet regard et voyeurisme dont il a été précédemment fait mention dans le chapitre consacré à la mythomanie.

- Désir et phallus imaginaire : **l'impératif de la jouissance**. Chez le sujet pervers, « *le désir se présente comme volonté de jouissance* »⁴⁴, une subversion de la loi qui contraint le sujet à s'identifier à l'objet du fantasme. Un tel impératif de jouissance a été également exprimé chez Sade : « *J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'aie le goût d'y assouvir* ». Ainsi, au contraire du désir du névrosé, le désir du pervers ne vise pas l'objet a mais le phallus imaginaire. Si la castration consiste au sacrifice du phallus imaginaire du sujet afin que le signifiant Phallus puisse être instauré, le déni pervers de la castration constitue le désir avec une tendance à re-positiver le phallus sacrifié.

- Le fantasme pervers : Il est saisissable seulement dans le passage à l'acte, le pervers se soutient d'un « *effet inverse du fantasme* » – à savoir, que c'est « *le sujet qui se détermine lui-même comme objet, dans sa rencontre avec la division de la subjectivité* » :



⁴⁴ LACAN J., *Séminaire X – L'angoisse* (1962-1963), Paris, Seuil, 2004, p223

⁴⁵ Ibidem, p78

3. Structure psychique psychotique : la forclusion

Dans le cas des psychotiques, dès 1894 dans *Les psychonévroses de défense*, Freud parlait d'un rejet (« *Verwerfung* ») de la réalité par le sujet. « *Le nouveau monde fantasmatique de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure* »⁴⁶ explique Freud.

Lacan a traduit « rejet » par le terme de « *forclusion* » en indiquant que la forclusion correspond à ce qui est rejeté du symbolique (les représentations) et ce qui est rejeté du symbolique réapparaît dans le réel (l'extérieur). Là où il y a eu forclusion, il n'y a pas association de signifiants.

Par exemple, si un sujet psychotique ayant vécu une situation effrayante mettant en scène des policiers, qui auraient été nommés « poulets » par l'entourage au moment de l'événement se retrouve dans le réel face à un poulet (la volaille), il devient terrifié. Le signifiant « poulet » (qui comporte deux signifiés : la volaille et le policier) n'a pas été symbolisé. C'est la psychose.

Pour Lacan, la forclusion ne porte pas sur n'importe quel signifiant, il s'agira toujours de signifiants en référence au « Nom-du-Père ». La forclusion du Nom-du-Père est en lien avec le discours de l'Autre, l'Autre maternel, vis à vis du Père mais plus que du père réel, vis à vis du Père symbolique : « (...) *ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père qu'il convient de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi.* »⁴⁷

En conséquence de la forclusion du Nom-du-Père et du défaut de symbolisation qui en découle, adviennent, chez le sujet, les caractéristiques suivantes :

- Une défaillance phallique de l'Idéal du moi ;

46 FREUD S., *Névrose et psychose* (1924)

47 LACAN J., « *D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose* » (1958), In *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p579

- Une carence du fantasme fondamental liée à la non-symbolisation phallique de la perte de l'objet *a*. Cela se caractérisera par l'inconsistance du sujet et un manque d'ancrage de celui-ci dans la réalité ;
- Une absence de désir liée au défaut de la castration (défaut du manque qui cause le désir).
- Le manque d'affect de ces sujets témoigne de ce défaut de la perte de l'objet *a* (donc du manque) ; manque d'affect clairement mis en exergue chez Jean-Claude Romand qui exécuta froidement tous les membres de sa famille, chez Christophe Rocancourt qui dit lui-même ne rien ressentir vis à vis de ses victimes ni vis à vis de son entourage (il a, par ailleurs, escroqué autant des riches personnes étrangères à sa famille que sa propre sœur qui était déjà dans une misère matérielle ; il n'en éprouva aucun remord), chez Frédéric Bourdin auprès duquel Christophe d'Antonio, auteur de *Le Caméléon*, livre relatant l'incroyable histoire de cet imposteur, a également relevé cette même froideur affective.

Par ailleurs, dans son ouvrage *Le Président Schreber. Un cas de paranoïa*, Freud suppose que les paranoïaques ont apporté une fixation dans le narcissisme. Ainsi, la mégalomanie est un trait récurrent chez les psychotiques, mégalomanie qui, comme cela a déjà été évoqué, se retrouve dans bon nombre de cas d'imposteurs. L'imposture de ces sujets psychotiques constituerait le mode de compensation de la psychose. C'est ainsi que ces « délinquants » ne sont que rarement jugés délirants. Pour qu'il y ait délire, il faut qu'il y ait décompensation. (il est un cas intéressant celui du cas Jean-Claude Romand qui, lorsque son imposture s'est vue menacée, est passé à l'acte meurtrier).

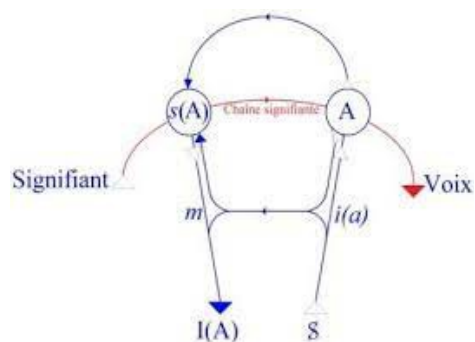
Outre la notion de narcissisme et de mégalomanie, l'absence de désir, le manque d'affect, la question à laquelle il conviendrait de répondre afin de s'approcher d'un pas de plus de la vérité de l'imposteur psychotique est la suivante : sur quel fondement s'appuie le monde fantasmatique dans lequel l'imposteur se dit vivre ? Les propos de Charles Melman lors de son séminaire à la Salpêtrière en 1983, leçon du 8 novembre donnent une piste à explorer : « *Le psychotique, c'est quelqu'un de la souffrance duquel on ne peut pas jouir,*

c'est-à-dire quelqu'un à la limite d'une souffrance sans objet [...] mais de se faire objet, il permet beaucoup de jouissance... C'est le mode de guérison, c'est le moment où il a trouvé son assiette [...]. Ce que nous savons, c'est qu'il cherche vraiment à donner un objet à l'Autre, c'est-à-dire qu'il est prêt à tous les sacrifices, y compris le sacrifice suprême, c'est pour cela qu'il lui arrive de temps en temps de se couper quelque chose. ». Pour le dire autrement, le psychotique, dans sa tentative de guérison, se fait objet du fantasme de l'Autre ; l'Autre maternel en premier lieu. Ainsi, il ne serait pas incohérent d'explorer la piste du roman familial maternel comme servant de canevas au personnage incarné par l'imposteur psychotique.

B) Chez le névrosé, le sujet pervers et le sujet psychotique, l'imposture n'a pas la même fonction et ne révèle pas la même vérité :

De nombreux psychotiques mentent, alors même que leur psychose, « discrète », ne met au jour ni phénomènes élémentaires, ni idées délirantes manifestes. C'est même sans doute parce qu'ils mentent que ces phénomènes psychotiques sont étouffés. Il faut bien prendre la mesure de l'aplomb avec lequel certains psychotiques soutiennent leurs mensonges et la certitude (dénuée de honte ou de culpabilité) qui est la leur de dire la vérité. De la même façon que Freud pouvait dire que le psychotique aime son délire comme il s'aime lui-même, il peut être avancé que le psychotique tient à son mensonge comme à quelque chose qui est lui-même ; il « est » son mensonge. Ainsi, il est des cas où si l'on vient à mettre le sujet psychotique au pied du mur de son mensonge, la structure, l'édifice s'écroule. Pourquoi ?

Parce que le sujet psychotique évolue dans une structure régie par le rapport à un « Autre préalable » dont le premier étagement du graphe du désir donne sa constitution :



48

La position du sujet dans son rapport à l'Autre préalable est celle de l'aliénation. L'identification privative s'élabore par le surgissement d'un premier signe au champ de l'Autre. Le champ de la frustration s'instaure par le fait que ce premier signe, sur lequel repose tout l'être du sujet, est renvoyé à un autre signe par lequel il reçoit son sens. De cette connexion résulte la première articulation signifiante S1-S2, structure minimale et donc inachevée du registre symbolique. Elle implique une **vacillation du sujet** : choisir l'être (S1) ne se fait qu'au prix d'un non-sens ; choisir le sens (S2) entraîne d'une perte de l'être. Le sujet psychotique reste assujéti à cette structure ; le vacillement qu'elle induit engendre une véritable inconsistance subjective.

Mensonge psychotique et mensonge névrotique n'ont donc pas la même structure ni le même dessein. Dans le cas de la névrose, le mensonge (révélation d'une *vérité* subjective comme il l'a été souligné dans la *Pseudologia Phantastica*) est mensonge sur le réel innommable de la castration, construction signifiante *via* le mensonge pour boucher le réel du manque symbolique. C'est alors un sentiment inconscient de culpabilité, une intentionnalité, une question adressée à l'Autre pour que cet Autre vienne l'interpréter et lui révéler sa vérité. Sa valeur est éminemment phallique.

Dans les cas de psychoses, le mensonge prend une toute autre valeur, et peut avoir une fonction de suppléance, notamment pour que l'ordre du monde que le sujet tente d'instaurer puisse se maintenir stable. Il n'est pas évident au premier abord de percevoir le rôle central que peut jouer le mensonge dans la psychose. Il peut être supposé que les imposteurs psychotiques perçoivent que la faille subjective qu'ils pourraient être amenés à

48 Extrait de « *Subversion du sujet et dialectique du désir* » de J. LACAN (In *Ecrits*)

mettre à jour s'ils ne mentaient pas, pourrait se révéler particulièrement déstabilisante. Cette faille n'a pas à voir avec la castration symbolique du névrosé mais avec le trou de la *forclusion*, qui nécessite un certain habillage signifiant ou imaginaire (identifications imaginaires, fonctionnement « comme si », etc.). Alors que le mensonge névrotique, dans son fond, appelle une interprétation de la part de l'Autre, le mensonge psychotique n'attend pas cette interprétation puisque la certitude du savoir réside tout entier du côté du sujet. Si on ne le croit pas, le sujet risque de se retrouver devant la faille structurale du savoir, devant l'inconsistance de l'Autre du langage qui, dès lors, n'est plus garanti. En outre, si le mensonge psychotique peut être ce « processus de maintien », il peut aussi être un moyen subtil pour garder avec l'Autre, avec les semblables, un minimum de lien, d'interaction ou de relation. C'est un usage factice de la dimension du semblant qui permet là au sujet psychotique de ne pas se retrouver seul avec son délire, et avec son angoisse. Il le fait passer pour vrai pour avoir auprès de l'Autre une certaine caution, une certaine garantie, et une certaine reconnaissance. Il vient, avec du signifiant noué à un imaginaire souvent prolifique (et sans qu'il se confonde nécessairement avec le délire) colmater un réel angoissant, voire anéantissant ; et il vient par ailleurs donner au pseudo-dialogue avec l'autre l'allure de la « normalité » alors même que justement, la norme phallique lui fait défaut (c'était une des définitions de la « normalité », selon Lacan : la « *norme-mâle* » donnée par le Phallus comme signifiant, cette norme-mâle dépendant directement de la réussite de la métaphore paternelle, et échouant lorsque le Nom-du-Père est forclos). Le mensonge psychotique est donc là non pas nécessairement un mensonge destiné à mentir, mais une solution stabilisatrice, un montage qui est bien plus destiné à « sauver » le sujet plutôt qu'à tromper son Autre.

Dans le cas de l'imposture perverse, il faut y trouver une « faille identificatoire symbolique » par où l'imposteur déroulera des identifications imaginaires, tel le fétiche dont la mère se parerait – il se fait Phallus imaginaire. Puisqu'un déni est posé sur la castration, il a « quartier libre » : l'imposteur pervers, spécialiste des « faux en écriture », trafique le nom du père et se joue de l'Administration (représentant là encore l'autorité, la loi, la figure paternelle). Le cas de Franck Abagnale, faux pilote de ligne, faux médecin et faussaire, dont la jeunesse trépidante a inspiré le film "Arrête-moi si tu peux", de Steven Spielberg, illustre parfaitement ces traits.

C) Synthèse des recherches au travers d'illustrations :

Chez les imposteurs, on retrouve une prévalence de l'identification spéculaire, une grande plasticité moiïque, une étonnante capacité d'adaptation à l'autre, une appréhension de la réalité focalisée sur l'image et une forte dépendance à leur milieu. Les imposteurs incarnent des personnages socialement reconnus et valorisés. Les images moiïques investies par le sujet sont très consistantes et la plupart des figures incarnées par les imposteurs pathologiques sont puisées dans l'imaginaire collectif.

1. Cas d'imposteurs psychotiques :

Il est un cas d'imposteur qui témoigne remarquablement de cet effort d'adéquation à un Moi idéal et de la fonction compensatrice qu'elle revêt est le cas de Philippe Berre, défini par le journal *Le Monde* comme « *L'escroc qui voulait aider les gens* ». Il est principalement connu pour s'être fait passer pendant près d'un mois pour un ingénieur chargé de coordonner des travaux de l'A28, à Saint-Marceau dans la Sarthe en 1997. Cet homme se présentant comme l'entrepreneur chargé de relancer le chantier abandonné est accueilli comme un messie par les habitants. Spontanément, les artisans locaux et les responsables de cette municipalité frappée par le chômage vont l'aider dans son entreprise fictive. Son personnage fait renaître l'espoir dans cette bourgade abandonnée. Peu à peu, le héros s'avère lui-même fasciné par l'envoûtement qu'exerce son mensonge et prend de l'assurance : il est devenu le personnage qu'il a créé. Alors qu'il a la possibilité d'empocher le butin accumulé après avoir dupé les habitants de la commune, il décide contre toute attente de rester. Bien que tout indique qu'il va être démasqué, Philippe Berre semble faire le choix de profiter de la consistance que lui procure son scénario plutôt que de tirer profit de l'argent escroqué. Ainsi décide-t-il d'utiliser l'argent liquide en sa possession pour achever le chantier et tenter de donner vie à cette imposture, suite à quoi il sera interpellé.

Les explications que Philippe Berre va donner au juge sur son absence de fuite tiennent en quelques mots : « *Ici, pour une fois, j'étais quelqu'un* », ce qui illustre parfaitement ce montage compensatoire, par l'imposture, uniquement destiné à donner une consistance au sujet. Le profit n'est pas la motivation de ces imposteurs.

De la même manière, le 4 mars 2010, Philippe Berre débarqua, au volant d'un 4x4 équipé d'un gyrophare, à Charron (Charente-Maritime) en se disant être un fonctionnaire du ministère de l'Agriculture. Muni de faux bons de réquisitions, il avait fait livrer des citernes d'essence, des pelles et des bungalows pour aider les sinistrés. Le maire de cette commune a dit de lui : « *Je suis désolé de le dire mais Philippe Berre a été très efficace* »⁴⁹. Encore une fois, nulle intention de tromper ou de voler, mais simplement de revêtir le costume d'un Idéal imaginaire tenant pour image phallique à défaut de s'être constitué un Idéal du moi intériorisé. Ce cas met en lumière l'indication lacanienne concernant les « compensations imaginaires » à la forclusion du Nom-du-Père faisant valoir qu'une identification imaginaire puisse suppléer une identification symbolique.

Le parcours de Jean-Claude Romand atteste de la capture phallique de son être au regard du désir parental. Il témoigne lui-même de la relation intime de son imposture avec le désir de l'Autre : « *Si j'en suis là, à vivre dans le mensonge, dans une représentation permanente, mais épuisante et mortifère, un rôle de fils prodige bien sous tous rapports, c'est de leur faute* »⁵⁰, à propos de ses parents. Il est opportun de rappeler par ailleurs que la mère de Jean-Claude Romand était une femme fragile, dépressive et malade.

Mais avant d'aller plus loin sur l'analyse du cas Romand, il convient de décrire en quelques lignes cette incroyable histoire :

L'imposture de Jean-Claude Romand vis-à-vis de ses proches commence lors de ses études, dans le courant des années 1970. Après avoir quitté une classe de mathématiques supérieures sans l'avouer à son père, Jean-Claude s'inscrit en médecine, notamment pour se rapprocher de sa cousine par alliance, Florence, qui deviendra plus tard sa femme. Après de son père, il invoque des raisons de santé pour justifier ce changement de cursus.

Ne se présentant pas aux examens de fin de deuxième année de médecine, le jeune homme assure pourtant à sa famille qu'il les a réussis. De 1976 à 1986, il s'inscrit en deuxième année à la faculté de médecine de Lyon, tout en suivant les cours des années suivantes. **Ce virage dans l'imposture signe par là-même la carence phallique du sujet pour se prémunir du désir de l'Autre.**

49 Documentaire *Philippe Berre, un escroc de légende !* Canal Crime

<https://www.youtube.com/watch?v=t9kmJhaXMQk>

50 TOUTENU/SETTELEN, *L'affaire Romand : le narcissisme criminel*, Paris, L'Harmattan, 2003, p71-72

Son imposture gagne ensuite en ampleur au milieu des années 1980. Le trentenaire a alors épousé Florence, avec qui il a eu deux enfants. Il assure à sa famille qu'il est devenu médecin-chercheur à l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), à Genève. La réalité est tout autre : Jean-Claude Romand passe ses journées à lire à la bibliothèque, à la cafétéria ou dans sa voiture, afin d'approfondir ses connaissances médicales. Il soutient financièrement sa famille en escroquant parents et amis, auxquels il propose de placer leurs économies en Suisse, pour mieux les faire fructifier.

Peu à peu, des proches de Jean-Claude Romand lui réclament leur argent. Dès 1988, le beau-père du trentenaire lui demande la restitution partielle d'une importante somme d'argent qu'il lui avait versée. Ce dernier meurt, en octobre de la même année, d'une chute dans les escaliers de son domicile, en Haute-Savoie, avec son gendre comme seul témoin.

Le 9 janvier 1993 au matin, Jean-Claude Romand tue sa femme Florence, alors âgée de 37 ans, dans leur maison à Prévessin-Moëns (Ain). Il la frappe avec un rouleau à pâtisserie pendant son sommeil. Selon ses dires, il demande ensuite à sa fille de 7 ans, Caroline, de s'allonger pour qu'il puisse prendre sa température. Il la tue d'un tir de carabine, et fait de même avec son fils de 5 ans, Antoine.

Jean-Claude Romand prend ensuite la route et se rend chez ses parents, à Clairvaux-les-Lacs (Jura), à environ 80 km de son domicile. Il déjeune avec eux, puis les attire à l'étage et les tue, l'un après l'autre, de plusieurs balles dans le dos. Plus tard, le meurtrier rejoint son ex-maîtresse à Paris. Elle aussi lui avait donné une importante somme d'argent. L'homme l'emmène en forêt de Fontainebleau, prétextant un dîner avec son prétendu ami Bernard Kouchner. Vers 23 heures, il arrête la voiture et asperge la jeune femme avec une bombe lacrymogène. Devant ses hurlements et supplications faisant notamment mention de ses enfants, il renonce finalement à la tuer.

L'assassin revient ensuite sur les lieux de ses premiers crimes, dans la maison familiale de Prévessin-Moëns. Dans la matinée du 11 janvier, il met le feu à son domicile. Jean-Claude Romand est retrouvé, inconscient mais vivant, par les pompiers.

Plusieurs éléments dans ce récit éclairent sur la structure psychotique du sujet :

- Ainsi, il convient de donner la mesure de la nécessité cruciale qu'a été pour ce sujet de coller à la place assignée par l'Autre et maintenir coûte que coûte son image.
- Il était sur le point d'être démasqué par ses proches car même si le psychotique se crée sa réalité, « le Réel surgit toujours ». Or, sans l'épinglage du Symbolique, quand l'Imaginaire ne réussit plus à tenir à distance le Réel, le sujet dérive. C'est bien au moment de ce délitement que Romand passe à l'acte meurtrier.
- En lien avec le registre Imaginaire, l'importance du regard des autres pour ce sujet qui s'est, toute sa vie, donné à voir, est confortée dans la manière dont Jean-Claude Romand a exterminé les membres de sa famille : par derrière... pour ne pas risquer de croiser leur regard, ce qui aurait compromis son action.
- La conséquence majeure de la forclusion du Nom-du-Père consiste en la non mise en fonction du Phallus symbolique, par quoi la signification advient. Ainsi, c'est à un véritable effondrement du sujet qu'assiste, médusée, l'assemblée du tribunal lors du procès quand, alors que face à l'évocation des meurtres de ses parents, de ses enfants, de sa femme, Jean-Claude Romand ne paraissait ressentir aucune émotion, le juge lui rappelle qu'il a abattu son chien (pour lequel l'accusé avait une tendresse particulière et qui donne l'association suivante : chien/amour). Cela renvoie, selon l'expression commune, au fait qu'il a « abattu comme des chiens » les membres de sa famille sur lesquels il est admis de penser qu'il portait la même tendresse que pour son chien. Sa réaction face à la remémoration de la tuerie du chien laisse à penser qu'il a pris l'expression au pied de la lettre, à la manière dont Thierry Lamote expose la propension du psychotique à investir le mot au détriment de la chose qui « *s'exprime dans le langage psychotique par sa tendance à traiter les mots comme des choses* »⁵¹

En outre, face à l'absence de la métaphore paternelle, le sujet se doit d'inventer une autre solution pour parvenir à entrer dans du lien social. C'est par le jeu d'une identification moiïque, que Romand arrive à compenser le vide interne, le manque de repérage de la loi, et arrive à « s'orienter » dans sa vie. Romand semble s'être fixé dans son personnage. Toute

51 LAMOTE T., *La scientologie déchiffrée par la psychanalyse*, Presse Universitaire du Mirail, 2011, p142

identification ne s'équivaut pas et l'hypothèse selon laquelle il entre en médecine pour se rapprocher de sa cousine paraît tenable : « *Le branchement sur une image de l'autre qui reflète celle du sujet s'avère aussi nécessaire à l'imposteur qu'au fonctionnement «comme si». Toutefois, dans le premier cas, l'autre est passif, il n'est convoqué que pour confirmer un moi idéal exalté, dans le second, la dynamique semble venir de l'autre, sur les idéaux duquel le sujet se repère* »⁵². Contrairement, aux « personnalités comme si », dont les identifications sont labiles, Romand se fixe sur un personnage qui lui servira d'Habitat; il s'installe dans le personnage qu'il a créé. L'étonnante facilité avec laquelle il peut reconstruire un récit quelques jours après sa sortie du coma est en miroir avec la faille intrinsèque qui l'anime intérieurement : « *Romand « épouse » la persona qu'il construit et l'adopte, littéralement, comme s'il pensait pouvoir s'en faire ainsi noyau, consistance de l'être - « personnalité vraie », diraient certains* »⁵³

Cette illustration permet d'affirmer que l'imposture du psychotique évite, au sujet, l'effondrement face au vide interne de sa structure et Maleval apporte un éclairage supplémentaire en affirmant : « *bien plus que la dépersonnalisation, ce sont les phénomènes de transitivity, situés sur l'axe a-a', qui, chez beaucoup de psychotiques, s'avèrent au centre de la clinique des défaillances et des efforts de compensation du moi* »⁵⁴

2. Cas d'imposture perverse :

Il est des cas d'imposteurs pervers qui, malgré l'apparente similitude de leurs actes d'avec les impostures psychotiques (escroquerie, mensonges, détournement d'argent, usurpation, etc), révèlent une toute autre vérité subjective. Il est proposé d'illustrer ce type d'imposteurs par l'histoire de Franck Abagnale Jr, dont les tours de passe-passe furent portés au Grand Ecran par Steven Spielberg avec son film *Arrête moi si tu peux*.

Au début des années 1960, le jeune Frank Abagnale Jr. subit de plein fouet la faillite du petit magasin de son père. Contraint d'emménager dans un appartement plus modeste que la demeure familiale, saisie par le fisc, Frank devra également s'intégrer dans une

52 TOUTENU/SETTELEN, *L'affaire Romand : le narcissisme criminel*, Paris, L'Harmattan, 2003, p49

53 KESSACI L., « *Le « Romand » de l'imposture* », *L'imposture dans le siècle*, Cliniques méditerranéennes, 81-2010, p42

54 MALEVAL J.C., « *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire* », Séminaire de la Découverte Freudienne, 18-19 janvier 2003, p39

nouvelle école. Mais au lieu de se soumettre à l'humiliation lié au bizutage des nouveaux arrivants, Frank se fait passer pour le remplaçant du prof de français. Suite au succès de cette première imposture, Frank voit de plus en plus grand et, après le divorce de ses parents, s'installe à New York, où il mène une existence aisée en forgeant des chèques. Mais le FBI, en la personne de l'agent Carl Hanratty, se met rapidement aux trousses de ce caméléon, qui n'hésite pas à prendre l'identité d'un pilote d'avion, d'un médecin de garde et d'un procureur.

Les motivations de ce sujet ne sont absolument pas comparables à celles décrites chez les sujets psychotiques : ce sujet, animé par sa volonté de jouissance, escroque, défie les lois, humilie les institutions et en jouit.

Le pervers tire sa jouissance de l'angoisse qu'il suscite chez l'autre. La castration est désavouée. L'angoisse de castration n'est néanmoins pas toute entière évacuée, car il en sait quelque chose tout en ne voulant rien en savoir. Donc dès qu'il la frôle, il la projette, la diffracte sur l'autre.

Enfin, au visionnage du film « Arrête moi si tu peux », il doit être également relevé la facilité de Franck Abagnale à utiliser la parole de l'autre ; « *parce que ses pensées se forment dans la parole de l'Autre ; il en résulte que la relation narcissique est ouverte à un transitivity permanent* »⁵⁵. Afin d'illustrer cette capacité, l'exemple de l'échange avec le tailleur du costume de pilote peut être donné : alors que le tailleur s'étonne de la jeunesse de ce Franck, ce dernier utilisa immédiatement cette remarque afin de répondre à une seconde observation du tailleur, relative cette fois au stress apparent du jeune pilote. Franck Abagnale (Taylor, pour ce personnage de pilote qu'il s'est inventé) lancera la réplique suivante : « Vous ne seriez pas tendu, vous, si vous aviez égaré votre uniforme dès la première semaine de votre prise de fonction ? ». Ainsi, il empêche son interlocuteur de tout soupçon puisque qu'en une seule phrase, il justifie son jeune âge et son stress de la situation.

L'imposteur pervers cherche à boucher le trou dans l'autre, il cherche à compléter l'autre par l'objet regard, par voie imaginaire. D'ailleurs, Frank Abagnale en « mettait plein la

55 PONTALIS JB agréé par LACAN J., *Les formations de l'inconscient*, séances d'avril, mai et juin 1958, article CAIRN : <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2011-6-page-519.htm>

vue » : non seulement par le prestige des personnages qu'il incarnait, mais aussi dans les cadeaux prodigieux qu'il faisait à son père...

CONCLUSION

Une demande est toujours une demande d'amour. Le désir se fonde sur la demande de l'Autre et la demande du sujet est toujours questionnement du désir de l'Autre. Ces dispositions psychiques sont expliquées dans le graphe du désir ; les imposteurs savent capter la demande, le désir et s'y conformer parfaitement. L'importance relative de l'objet regard qui a été relevée tout au long de ce travail conduit à penser que c'est par le regard en premier lieu que l'imposteur capte le désir de son semblable. L'imposteur se voit cloué du côté de l'imaginaire.

Chez les imposteurs, le phénomène de transitivity pourrait être la clé de cette capacité. Le transitivity se définit comme un transfert d'une sensation ou d'un sentiment sur un objet ou une personne extérieure reposant sur la perte des limites strictes entre le sujet et le monde extérieur. Sujet et objet se confondent. Ainsi, on reconnaît le transitivity sous la forme saisissante d'une véritable captation de l'image de l'autre. Cela lui confère une habileté permanente à adapter son discours et son attitude selon la parole de l'autre.

L'imposteur ne sait échapper à la tension entre ce que l'autre (l'environnement social en général) attend de lui et ce qu'il est effectivement en lui-même. L'imposture surgirait lorsque un idéal vient à se cristalliser et serait alors pour lui une tentative de se maintenir à la hauteur des insignes et des idéaux quitte à prendre le risque de s'y abîmer, voire de s'y perdre.

Chez les imposteurs psychotiques, ces processus dont le transitivity, l'imitation, les identifications imaginaires, leur permettent de « naviguer » dans le monde, de créer un semblant de lien social, sans médiation signifiante. En effet, chez le psychotique, le désir de l'Autre ne peut être saisi avec les pincettes du signifiant, il se trouve donc en présence d'un désir non symbolisé par le Phallus. Il tente alors de « *restituer le désir de l'Autre* »⁵⁶ en se faisant objet du fantasme.

En effet, Lacan définit la psychose comme une structure non régulée par le signifiant primordial, le signifiant de la loi. De sorte, que ce sujet doit en passer par un appareillage

56 LACAN J., *Séminaire V – Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p481

extérieur pour se constituer un mode de suppléance. Chez le psychotique, l'imposture fait fonction de suppléance.

Chez les imposteurs pervers, c'est la structure elle-même qui amène le sujet à « boucher le trou dans l'Autre ». Bien que la dynamique soit finalement ressemblante à celle décrite pour les imposteurs psychotiques (se faire objet de l'autre), les impostures perverses se caractérisent également par une défiance vis à vis de la loi ; ce qui n'est pas le cas des imposteurs psychotiques, si ces derniers sont amenés à escroquer, c'est uniquement pour que leur masque, avec lequel ils se sont identifiés et qui constituent leur consistance, ne soit pas menacé. Chez le pervers, son « *désir se donne pour ce qui fait loi, c'est à dire une subversion de la loi, il est en fait, bel et bien, le support d'une loi* »⁵⁷. Etant dans un déni de la castration, il défie lois et institutions, « vole » les insignes, élabore des faux. Son désir est dans la « *volonté de jouissance* ».

Bien que leurs impostures soient possiblement très élaborées, les imposteurs pervers s'adonnent plus volontiers à des actes d'escroqueries manifestes. Le pervers cherche l'angoisse chez l'autre, sachant que Lacan parle de l'angoisse comme la manifestation spécifique du désir de l'Autre. Le pervers s'identifie à l'objet *a*. Lacan dira, dans son séminaire sur l'Angoisse, : « *Le pervers ne sait pas au service de quelle jouissance il exerce son activité. Ce n'est, en tous les cas, pas au service de la sienne.* »⁵⁸

Dans ce mémoire, un soin a été apporté pour démontrer qu'il n'existe pas une structure psychique de l'imposture et qu'une vigilance particulière doit être apportée dans l'analyse de chaque cas clinique. Il a été abordé les mensonges pathologiques en lien avec une structure névrotique comme c'est le cas chez les sujets manifestant une *Pseudologia Phantastica*, apport intéressant quant à la définition de ce qu'est la vérité subjective (le mensonge est la vérité du sujet). Il a été, cependant, mis en lumière la prédominance des imposteurs comportant une structure psychotique là où, compte tenu des techniques manipulatoires associées aux actes d'imposture, il aurait pu être attendu un lien plus prégnant entre imposture et perversion.

57 LACAN J., *Séminaire X – L'angoisse* (1962-1963), Paris, Seuil, 2004, p224

58 Ibidem

Dans tous les cas, quand le sujet est dans l'imposture, il maintient la fiction d'être ce qu'il prétend être. D'aucun dirait qu'il se fait passer pour ce qu'il n'est pas. En réalité, il se fait passer pour un « rien », pour le manque dans l'autre, pour l'objet du fantasme de l'autre donc pour l'objet a , objet perdu, objet laissant un vide, un trou, une béance. L'imposteur se fait figure de ce vide. Ainsi l'imposteur pervers recherche l'angoisse de ses interlocuteurs en bouchant leur trou car « *si tout d'un coup, ça ne manque pas, c'est à ce moment que commence l'angoisse* »⁵⁹. Chez l'imposteur psychotique rien ne doit manquer. Par leur grande plasticité moiïque, il se font alors rustine de l'autre dans une certaine forme sacrificielle. Mais c'est ce rôle de rustine qui lui assure sa stabilité, sa consistance, son appareillage compensatoire et c'est dans cette forme de sacrifice que se trouve sa *vérité* de sujet : s'il n'est pas le personnage qu'il s'est créé alors il n'est rien.

59 LACAN J., *Séminaire X – L'angoisse* (1962-1963), Paris, Seuil, 2004, p67-68

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRE S., *L'imposture perverse*, Paris, Seuil, 1983
- BAUDUIN A., *Psychanalyse de l'imposture*, Paris, PUF, 2007
- BONNANT M., *Psychopathologie de l'imposture (2006)*, Lille, ANRT, 2006
- DERRIDA J., *Histoire du mensonge. Prolégomènes*, Cahiers de l'Herne, 1995
- DEUTSCH H., *Les personnalités « As If »*, in *L'identification. L'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978
- DEUTSCH H., *Sur le mensonge pathologique (Pseudologia Phantastica)*, Conférence prononcée le 30 mars 1921 ; in *Les introuvables : cas cliniques et autoanalyse (1918-1930)*, Paris, Le Seuil, 2000
- DUPRE E., *La mythomanie (1905)*, In *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 1925
- FREUD S., *L'interprétation des rêves (1899)*, Paris, Seuil, 2010
- FREUD S., *Le clivage du moi dans les processus de défense (1938)*
- FREUD S., *Deux mensonges d'enfants (1913)*
- FREUD S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010
- GREENACRE P., *Les imposteurs*, In *L'identification. L'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978
- KESSACI L., « Le « Romand » de l'imposture », *L'imposture dans le siècle*, Cliniques méditerranéennes, 81-2010
- KIERKEGAARD S., *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, In *Œuvres Complètes*
- LACAN J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966
- LACAN J., *Séminaire I – Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Seuil, 1975
- LACAN J., *Séminaire III – Les psychoses (1955-1956)*, Paris, Le Seuil, 1981
- LACAN J., *Séminaire IV – La relation d'objet (1956-1957)*, Paris, Seuil, 1994
- LACAN J., *Séminaire VI – Le désir et son interprétation (1958-1959)*, Paris, Association lacanienne, 2007
- LACAN J., *Séminaire VIII – Le Transfert (1960-1961)*, Paris, Seuil, 2001
- LACAN J., *Séminaire X – L'Angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004
- LACAN J., *Séminaire IX – L'identification (1961-1962)*, Paris, Association lacanienne, 2007
- Paris, Association lacanienne, 2007

LACAN J., *Séminaire XXIII – Le Sinthome (1975-1976)*, Paris, Seuil, 2005
LAMOTE T., *La scientologie déchiffrée par la psychanalyse*, Presse Universitaire du Mirail, 2011
LAPLANCHE/PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige, 1967
MALEVAL J.C., « *Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire* »,
Séminaire de la Découverte Freudienne, 18-19 janvier 2003
MILLER J.A., *Le vrai, le faux et le reste*, In *La cause freudienne*, 1994
SUTTER J.M., *Le mensonge chez l'enfant*, Paris, PUF, 1956
WALLON H., *Les origines du caractère de l'enfant (1949)*, Paris, PUF Quadrige, 1993

C. D'Antonio, *Le Caméléon*, Paris, Telemaque, 2005
S. Spielberg, Film *Arrête moi si tu peux*, 2002
X. Giannoli, Film *A l'origine*, 2009
Documentaire *Faites entrer l'accusé : Jean-Claude Romand*, Production 17 juin Média
Documentaire *Christophe Rocancourt*, épisodes 1 et 2, Production Canal +
Documentaire *Philippe Berre, un escroc de légende !* Canal Crime -
<https://www.youtube.com/watch?v=t9kmJhaXMQk>